

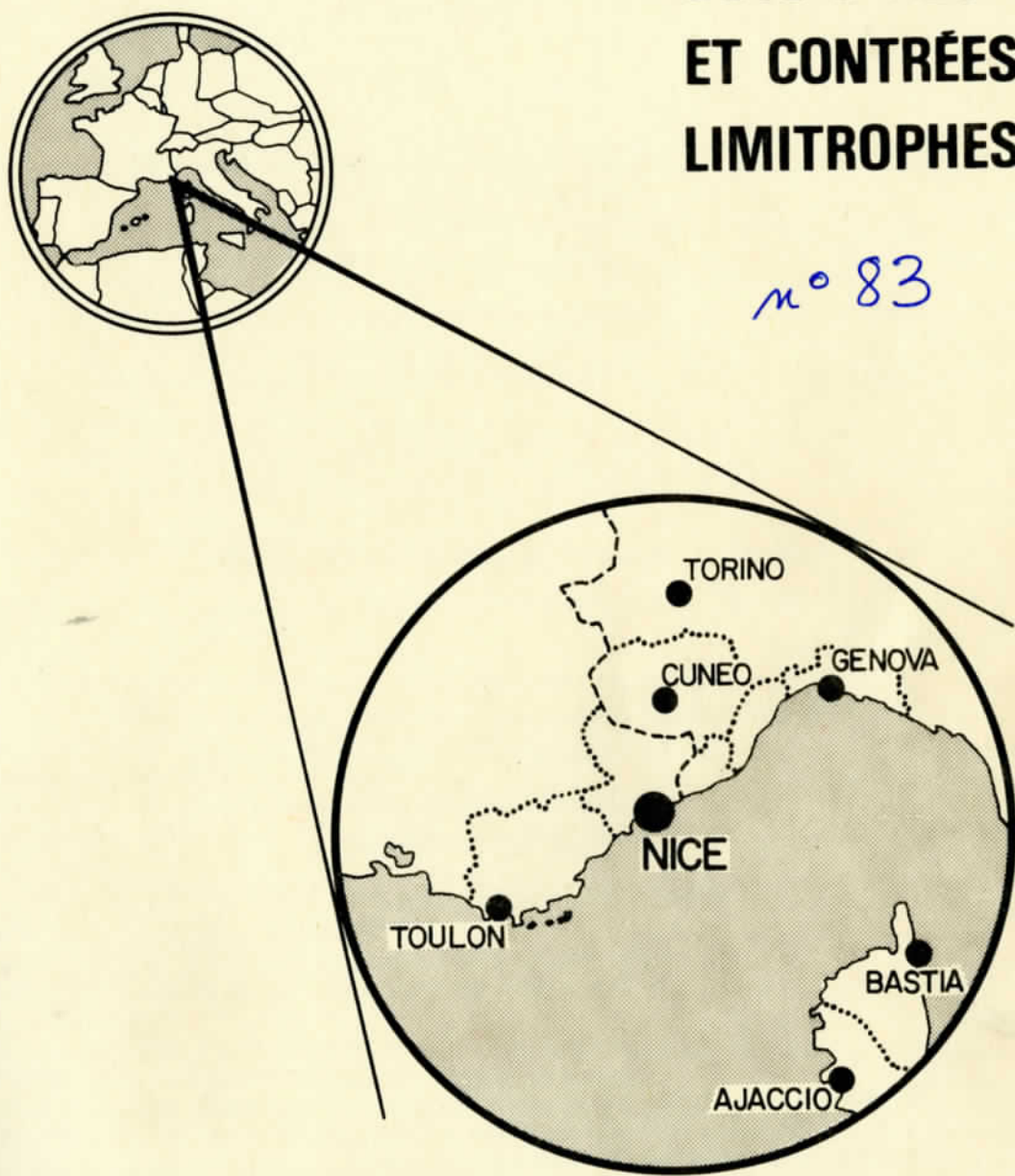
N° 1

1983

RECHERCHES RÉGIONALES

CÔTE D'AZUR
ET CONTRÉES
LIMITOPHES

n° 83



RECHERCHES RÉGIONALES

COTE d'AZUR et CONTRÉES LIMITROPHES

BULLETIN TRIMESTRIEL

édité par les

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES ALPES-MARITIMES

Centre administratif départemental

06036 NICE CEDEX

Tél. (93) 72.20.81

Fondateurs : Etienne DALMASSO, Andrée DEVUN †

Comité de Direction : Marie-Louise CARLIN, histoire du droit
Rosine CLEYET-MICHAUD, archives
Loïc ROGNANT, géographie
Ralph SCHOR, histoire

Recherches régionales se propose de faire mieux connaître la Côte d'Azur et les contrées limitrophes, telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.

La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.

En assurant la publication de ce périodique, les Archives des Alpes-Maritimes restent fidèles à leur mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

Le Centre d'Etude de la Vie Quotidienne (1) est un laboratoire de recherche en Sciences humaines rattaché à la Section de Psychologie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Nice.

Dirigé par Madame le professeur Simone Clapier-Valladon, le laboratoire se spécialise dans la recherche en Psychologie sociale appliquée. Les travaux statistiques sont effectués sous la responsabilité de M. Alvez Sanches, maître assistant, docteur es lettres, chercheur permanent du CE.VI.QUO..

Pierre Mannoni, assistant, docteur d'Etat, chercheur permanent du CE.VI. QUO., nous donne ici les premières réflexions d'une recherche sur les Agriculteurs d'Algérie dont il s'occupe. Cette enquête sur les souvenirs des colons d'Algérie constitue un volet d'une étude intitulée "Mémoire des Français d'Outre-Mer" réalisée au Centre Universitaire Méditerranéen sous la direction du professeur Jean Poirier et de Simone Clapier-Valladon, à laquelle nous collaborons.

M. Joseph Udvardi, assistant, fait également partie du laboratoire. M. Yves Delsanti est collaborateur technique du CE.VI.QUO., il poursuit une recherche sur le comportement des pèlerins, hier et aujourd'hui, au sanctuaire de Laghet et apporte son aide pour la mise sur micro-ordinateur des travaux du CE.VI.QUO..

Ce laboratoire, d'une part, oriente ses recherches sur les problèmes particuliers à notre région, d'autre part, préfère la réalité quotidienne vécue et donc l'analyse in situ.

Tous les travaux réalisés sont archivés au laboratoire et à la disposition des chercheurs et du public. Un bulletin mensuel sert de liaison entre les différents membres du laboratoire, enseignants, étudiants, chercheurs, et diffuse l'information pédagogique et sur la vie du centre.

(1) CE.VI.QUO. Faculté des Lettres et Sciences humaines, 98 Bd Edouard Herriot. 06036 Nice Cedex. Bâtiment H. Salle 205.

SOMMAIRE

Vieillesse et vie quotidienne dans les Alpes Maritimes. par Simone CLAPIER-VALLADON	p. 2
Comptes-rendus par Claude BAUDU, Jean-François LAMBERT Martine RIBEIL-GAROTTA, Jean-Jacques AMYOT, Stéphan ORRIGO	
Coursegoules : hier et aujourd'hui par Pascal COLIN	p. 8
Etude psychologique de quelques aspects de la vie quotidienne dans notre région. Comptes-rendus par Annie BINDELIN-MOREAUX, Michel DUCLUZEAU, Jacqueline MARNIER- LAPOSTOLLE, Jacqueline GILETTA, Agnès FOURNIER, Simone COCHOIS, Myriam MIRA-CATO	p. 19
Les Pieds-Noirs : un exemple d'identité micro-sociale par Pierre MANNONI	p. 31
Les instituteurs des Alpes-Maritimes d'après les rapports des inspecteurs d'Académie de 1890 à 1914 par Alain MENEZ et Isabelle MILLARD	p. 37

**RECHERCHES
REGIONALES**

Alpes-Maritimes

et

Contrées limitrophes

24^e année

1983 – N°1

Janvier - mars

83

VIEILLISSEMENT ET VIE QUOTIDIENNE DANS LES ALPES-MARITIMES

par Simone CLAPIER-VALLADON

Le Centre d'Etude de la Vie Quotidienne s'étant donné pour but l'étude psychosociologique de la vie journalière dans notre région, a été nécessairement conduit à s'intéresser aux problèmes des personnes âgées et de la retraite. Un certain nombre de ces travaux ont donné lieu à une publication que nous allons présenter ici, d'autres rapports d'enquêtes sont archivés à notre laboratoire, nous allons en rendre compte ; enfin, nous présenterons certains de nos projets en ce domaine.

I - Compte-rendu de Vieillessement et vie quotidienne dans les Alpes-Maritimes, sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLADON. Numéro 24-25 des Cahiers de la Méditerranée, juin-décembre 1982, 238 p.

Dans ce numéro, pour la première fois nous possédons avec l'enquête de M. René Duchac, professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, le document démographique précis" détaillé et exhaustif pouvant servir de base à tous les travaux sur le vieillissement rural dans les Alpes-Maritimes. M. le professeur Alexandre Vexliard montre bien les paradoxes psychologiques et économiques de la relation de la personne et du travail dans notre société, c'est pourquoi il s'interroge : Retraité ou "Homme Libre"? Mme Yvonne Castellan, professeur à Paris XIII-Villetaneuse, nous présente une formule très originale d'Université du 3e Age, une Université dans la vie à Vence, un lieu de formation générale permanente, lieu ouvert et dynamique répondant aux demandes multiples d'information, de culture, lieu de participation et d'échanges où les âges se rencontrent. C'est en psychologue clinicien que M. Louis-Marie Raymondis, professeur à l'Université de Nice, s'interroge sur les problèmes du 3e -âge pour définir le plan de recherche propre à la Psychologie : celui de l'individualité prise en tant que telle et donc distante des modèles pathologiques ou économiques dans lesquels on veut trop souvent enfermer la problématique du troisième âge. C'est également l'axe de réflexion de M. Michel Cariou, assistant à l'Université de Nice, qui établit un bilan analytique et critique des travaux psychologiques sur le vieillissement. Partant d'une enquête de psychologie sociale sur une campagne d'information pour la sécurité des personnes âgées, menée à Nice dans notre Centre d'étude de la vie quotidienne, M. Pierre Mannoni, assistant à l'Université de Nice, docteur es Lettres étudie les peurs, l'angoisse et les fantasmes de peur du 3e âge, âge de la sérénité problématique.

Un certain nombre de recherches appliquées effectuées dans notre région illustrent sa vocation d'accueil pour les retraités. Madame Claude Roux-Debant, docteur en Psychologie, expose une analyse de contenu d'un document filmé, analyse minutieuse et rigoureuse qui, outre son aspect technique novateur, nous montre les bénéfices et les risques de la vidéo et du cinéma. Madame Michèle Lambert, partant de sa pratique de psychologie et d'animation à l'Université du 3e Age à Nice indique les variétés de mode de vie de la retraite dans les Alpes-Maritimes, retraite-retrait ou retraite active. Madame Gisèle Klein-Defaux observe les étapes de la vie féminine, de la femme de quarante ans à la vieilleuse, continuité et rupture, épanouissement et crises. Madame Annie Moreaux-Bindelin a interrogé les chirurgiens-dentistes des Alpes-Maritimes sur le problème du libre choix de la retraite- L'exemple régional de cette catégorie socioprofessionnelle illustre bien la situation plus générale de la retraite à 60 ans pour les professions libérales. j'ai moi-même étudié les voyages au 3e âge en partant d'enquêtes ponctuelles régionales. Appel des "ailleurs" prometteurs, fuite d'un "ici" monotone et trop connu, le voyage est une fête tout autant qu'un bien de consommation pour le retraité qui aspire au changement.

II - Rapports d'enquêtes sur le 3e Age

Claude BAUDU. L'isolement des personnes âgées en milieu hospitalier (Enquête à l'Hôpital de Cimiez à Nice). D.E.A. 1980, sous Sa direction de Madame S. CLAPIER-VALLADON, de Monsieur RAYMONDIS. Dactylographié. 48 pages. Bibliographie M titres. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne).

L'auteur après avoir replacé l'étude des personnes âgées dans une perspective historique et démographique, analyse la notion d'isolement ; on peut caractériser l'isolement selon trois approches différentes :

- l'isolement en tant que vécu de la subjectivité du sujet. La personne âgée se sent seule, abandonnée, quelque soit son environnement social objectif.
- l'isolement en tant que nomenclature : personne vivant seule dans un local d'habitation séparé ou indépendant.
- l'isolement en tant que résultat de la pratique sociale du sujet. La personne âgée n'entre plus effectivement en interaction avec d'autres sujets sociaux.

En milieu hospitalier, étudié ici on voit que la nécessité d'une hospitalisation revêt pour une personne âgée un caractère climatique : séparation de l'environnement quotidien, rupture de l'équilibre physique et psychologique due à la maladie, adaptation à un nouveau milieu.

Claude Baudu qui travaille comme psychologue à l'hôpital de Cimiez va parallèlement à son travail observer les personnes âgées, recueillir des entretiens pour analyser les différentes réponses à l'isolement en milieu hospitalier.

L'observation à Cimiez a été entreprise à plusieurs niveaux : courrier reçu, appels téléphoniques reçus et donnés, visites, sorties. Chacune de ces variables donne lieu à une analyse. En ce qui concerne le courrier, il apparaît à travers l'analyse statistique qui a été effectuée que l'âge, plus que la durée de l'hospitalisation, a une influence sur l'ouverture de la personne âgée vers l'extérieur. Il semblerait que les sujets les plus jeunes maintiennent un contact étroit avec la société ou leur famille et amis, quelque soit la durée d'hospitalisation. Les différentes observations et les différents entretiens ont permis de délimiter à Cimiez, 4 types de comportements du sujet âgé en milieu hospitalier :

- Type "biologique". La vie quotidienne est rythmée par l'alternance des activités physiologiques (manger - boire - dormir). Le sujet n'est plus que le support d'un processus biologique.

- Type "loisirs". Repli du sujet sur son individualité avec activité occupationnelle et refus de tous contacts sociaux véritables.

- Type "relationnel". Le sujet reste très dépendant de l'institution avec une prédominance pour le contact relationnel au détriment de toute activité "vraie".

- Type "social". Il y a véritable insertion dans l'organisation sociale hospitalière avec participation active et tentative de contact social extérieur.

Cette recherche exploratoire a le grand mérite de reposer sur une pratique professionnelle réelle. Elle ouvre des pistes de réflexion et d'action ; en effet, si un certain nombre d'observations trouvent leur explication dans la structure de la personnalité des sujets, l'utilisation en tant que telle peut répondre diversement aux attentes et aux besoins.

Jean-François LAMBERT et Martine RIBEIL-GAROTTA. Essai de modélisation de la prise de décision chez le Touriste du 3e Age. D.E.A. 1981, sous la direction de Madame S.

CLAPIER-VALLADON, Dactylographié. 28 pages. Bibliographie 18 titres. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne).

Le souci de mieux connaître les conduites de retraité est évidemment très vif dans tous les secteurs qui, à divers titres, prennent en charge les problèmes du 3e âge. Ceux qui traitent des loisirs et du voyage attachent aujourd'hui un grand intérêt aux progrès qui pourront être faits pour préciser des notions telles que motivation ou décision. Ces progrès, il semble urgent de les rendre concrets afin de rendre leur utilisation pratique. En effet, il ne suffit plus de produire des voyages pour les vendre, mais il convient de répondre de façon plus précise à des besoins ou des désirs qu'il importe de connaître à l'avance.

L'étude, thématique, faite en 1981 par Jean-François Lambert et Martine Ribeil-Garotta, se poursuit par une recherche appliquée sur les personnes du 3e âge qui résident à Nice, partant pour des voyages plus ou moins longs, le plus souvent en voyages organisés. Il s'agit pour les auteurs d'élaborer une compréhension de type psychosociologique du phénomène de décision du voyage. D'ores et déjà, se dégage d'une part l'importance des facteurs de personnalité profonde, d'autre part l'impact qu'a sur la personne l'environnement social, relationnel, économique.

Jean-jacques AMYOT. Population et activités dans un club du 3e âge : l'O.N.P.A. (Office niçois des personnes âgées). Etude de motivation et degré de satisfaction. Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Madame Simone CLAPIER-VALLADON. 1982. Dactylographié. 179 pages. Bibliographie 76 titres. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne).

Après une très intéressante étude générale du 3e âge (démographie et problème du vieillissement dans la société contemporaine et dans les Alpes-Maritimes) Jean-jacques Arnyot va présenter l'enquête polyvalente qu'il a brillamment conduite à l'O.N.P.A." en participant à diverses activités de plusieurs clubs.

Créé en 1971, l'O.N.P.A. n'a cessé de progresser dans l'importance des activités d'animation, dans l'ouverture de clubs nouveaux. Voyant augmenter le nombre de ses participants et s'abaisser l'âge des retraités, l'O.N.P.A. a évolué dans son fonctionnement- De là l'intérêt de cette recherche qui a permis d'interroger 167 personnes fréquentant les clubs O.N.P.A.

Que peut-on retenir de cette population ? Les femmes seules sont la majorité, le plus souvent veuves. La quasi totalité de la population a travaillé dans le secteur tertiaire.

Les conclusions de l'étude indiquent bien que la solitude, utilisée à tort et à travers, pour expliquer l'engouement des clubs du 3e âge, n'est pas une réalité monolithique. Cette image de fuite de la solitude est partiellement fautive et appauvrit l'idée que l'on se fait de la population de retraités. En fait, ici dans l'exemple niçois, plus de la moitié de la population a vécu l'adhésion au club comme une activité, sous-tendue par la volonté de rester actif, de participer socialement et culturellement.

Dernier point capital : l'information circule entre retraités, surtout lorsqu'elle est spécifique et pertinente. L'image des clubs, l'information les concernant sont, avant l'adhésion, floue et même négative. Par contre, le degré de satisfaction est bon, parfois très bon- Cette

disparité de vue entre l'imaginaire et le vécu devrait être amenuisée par une meilleure information avant la retraite.

Pour une meilleure information et une meilleure adaptation des clubs" il est souhaitable que des études de la qualité de celle de M. J-J Amyot soient multipliées et poursuivies. L'abaissement de l'âge de la retraite, les perspectives démographiques augmentent encore l'importance sociale qu'il faut accorder aux clubs, surtout dans la région niçoise.

Stephan ORRIGO. Les étudiants de plus de 50 ans à l'Université de Nice-Enquête sur les motivations et les études poursuivies. Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Madame S. CLAPIER-VALLADON. 1952. Dactylographié. 106 pages. Bibliographie 16 titres. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne).

Depuis 1973, date à laquelle fut créée l'Université du 3e Age à Toulouse" l'exemple a été grandement suivi dans de nombreuses autres universités, dont celle de Nice en 197[^]. Dès lors, quand on parle d'"étudiants de plus de 50 ans", l'image qui vient à l'esprit est celle des U3. En fait, un certain nombre de "plus de cinquante ans" ont choisi de s'inscrire en tant qu'étudiants dans diverses disciplines et de suivre le cursus classique des études universitaires. Stephan Orrigo va étudier ces étudiants de la maturité à Nice : leur origine, leurs motivations et leurs choix universitaires.

En France, les problèmes relatifs à la retraite se posent d'autant plus sérieusement que notre population est actuellement une des plus vieilles, et ce surtout depuis les années 60 où un net renversement démographique se fait sentir par l'action combinée d'une réduction de la natalité, d'une réduction de la mortalité infantile et d'une augmentation croissante de l'espérance de vie. L'auteur rappelle la situation particulière de notre région comme lieu privilégié de résidence des retraités, mais aussi pour ceux qui s'y installent en pré-retraite.

Cette étude nous présente les 182 étudiants de plus de cinquante ans inscrits à l'Université de Nice : 55 % résident dans la région niçoise depuis plus de 10 ans, 37,7 % sont déjà à la retraite, 60,3 % sont inscrits à la Faculté des Lettres, 18,8 % sont inscrits à la Faculté de Droit, 14 % sont inscrits à la Faculté de Médecine et Odontologie.

Le niveau des études antérieures est généralement élevé, mais un nombre non négligeable est entré à l'Université sans le baccalauréat : 7 étudiants sur 32 en Lettres, 4 sur 10 en Droit.

Que ces étudiants de la maturité soient à la retraite ou encore en activité, deux motivations principales expliquent leurs études universitaires actuelles: d'une part l'attrait pour une matière étudiée, de l'autre surtout la réalisation d'un souhait ancien, reporté essentiellement pour des raisons professionnelles ou familiales. Cette volonté chez ces personnes de réaliser ce qu'elles n'ont "pu faire étant jeunes" (si tant est qu'elles ne le soient plus, ce qui reste à démontrer vue leur fougue face à ce qu'elles entreprennent) ou de satisfaire à cette époque de leur vie leur curiosité intellectuelle dans divers domaines, laisse présager d'une accélération de ce phénomène de retour à l'Université.

L'auteur note que si les étudiants jeunes ont tendance à arrêter leurs études au niveau DEUG ou Licence, au contraire les étudiants de la maturité sont attirés par les recherches

personnelles de haut niveau (maîtrise ou doctorat). Ajoutons que les personnes interrogées se disent très satisfaites de leur contact avec les jeunes générations.

Cette analyse minutieuse de l'exemple niçois trace des perspectives de réflexion pour une ouverture de l'Université.

III. Projets et recherches en cours sur le 3^e âge

Mémoire et souvenirs des personnes du 3e âge

En relation avec le Centre Universitaire Méditerranéen, nous travaillons au recueil des souvenirs des personnes âgées.

Le recueil des archives orales de Provence Orientale essaie de préserver de l'oubli un certain nombre de connaissances propres à la région niçoise qui connaît depuis la fin de la deuxième guerre mondiale des transformations si profondes qu'elles risquent de faire disparaître très vite ce qui constituait le savoir de nos pères.

Notre région est aussi le lieu privilégié d'installation des Français qui ont passé une partie de leur vie Outre-Mer. On sait que depuis la fin de la seconde guerre mondiale et plus particulièrement depuis l'année 1960 qui a été l'année charnière, on a assisté à la fin de l'époque coloniale, tout un monde original ayant disparu. C'est pourquoi le C.U.M. a entrepris le recueil des souvenirs des artisans et témoins de cette époque (anciens d'Afrique du Nord et des ex-colonies françaises) pour préserver les documents et témoignages vécus. Nous collaborons à cette recherche.

De plus, une étude théorique et appliquée est en cours de réalisation sur les rapports du fonctionnement de la mémoire et du vieillissement.

Le temps libre de la retraite et l'Université

Dans la perspective de travaux déjà réalisés au CEVIQUO, nous voudrions approfondir notre approche des démarches de recherche du savoir à l'âge de la retraite, plus particulièrement à Nice. Traditionnellement l'Université s'est donnée pour fonction la diffusion critique du savoir, la réflexion et la recherche désintéressée ; même si ce rôle a rarement été le seul, et si les modalités de son exercice ont varié au cours des siècles, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a là une définition essentielle à laquelle sont attachés un grand nombre d'universitaires et que cette mission est celle que les retraités attendent de l'Université. Le temps libre de la retraite suscite de nouvelles demandes culturelles. Quelles réponses les institutions nationales et régionales peuvent-elles apporter ? Les équipements régionaux sont-ils adaptés à ces nouveaux besoins ? Qu'en est-il pour l'Université ? Dans une visée prospective, il nous semble important de voir quelles transformations ces demandes nouvelles peuvent apporter aux diverses institutions ; Université, Centre de Conférence, Centre d'Etudes, etc.

Malgré notre conviction de l'importance et de l'urgence de cette étude, les pré enquêtes réalisées, nous n'avons pu persuader les instances nationales de nous aider financièrement pour cette recherche.

COURSEGOULES : HIER ET AUJOURD'HUI

par Pascal FOLIN

Nous nous proposons d'exposer ici les grandes lignes de notre recherche sur la vie quotidienne de nos villages de l'arrière-pays au début du siècle (1).

Nos prospections à partir de guides historiques et de pré enquêtes nous ont amené à fixer notre intérêt sur le village de Coursegoules en raison des possibilités d'étude qu'il offrait. En effet, de par sa situation historique et géographique, celui-ci a précieusement conservé son riche héritage culturel jusqu'aux environs de la deuxième guerre mondiale, date à laquelle la désertion du village s'est accentuée, entraînant la rupture des transmissions orales des connaissances, coutumes et activités traditionnelles. Malgré son aspect monographique notre démarche ne se restreint pas à l'étude exclusive de cette microsociété mais demeure généralisable à l'ensemble des villages bordant les pentes de la chaîne du Cheiron.

Comme nous le verrons par la suite, le passé autarcique de Coursegoules a préservé soigneusement depuis de nombreuses générations les modes de vie ancestraux. Aussi c'est avec les témoignages des derniers villageois ayant vécu cette époque, que nous allons essayer de reconstruire la vie quotidienne d'alors. Dans un souci de pluralité d'approches, notre analyse du groupe sociologique se fera en étroite relation avec l'étude du milieu morphologique, écologique et historique, car seule une démarche où ces deux voies d'investigation sont conjuguées permet d'appréhender la réalité psychosociologique d'un village.

I - COURSEGOULES : LE LIEU, SON HISTOIRE

En se penchant sur l'histoire de Coursegoules on constate qu'il ne reste que peu d'éléments rendant compte de son existence avant l'époque romaine. Toutefois quelques haches polies et plusieurs fragments de poteries révèlent une occupation humaine du territoire à l'âge du bronze final ou du premier fer. D'autre part aux environs de la bastide Vespluis, une meule servant au polissage des outils de pierre au néolithique a récemment été découverte. Ces quelques vestiges témoignent que la vie à Coursegoules remonte à la préhistoire.

Cependant ce sont les Romains qui vers le II^e siècle de notre ère, édifièrent une réelle ébauche du village avec "vicus altus" le haut village. Ce premier rassemblement de maisons avait pour but de faciliter le commerce avec l'arrière pays. Il se trouvait sur la Via Ventaniat voie romaine officielle. Les premières traces de richesse apparaissent et l'organisation sociale du village se modifie profondément. Le centre du village s'entoure de "villas" à Saint Michel, à Camp Reu, à Viriou, au Bau de Saint Jean et à la Serre de la Madeleine. Le "haut village" comptait plus d'une centaine d'habitants, jouissant d'une civilisation riche et raffinée. Jusqu'aux Ve et Vie siècles, l'organisation romaine "chapeaute" la vie rurale du territoire.

Avec le déclin de l'empire romain certains lieux d'habitation sont abandonnés comme le "haut village" et Camp Reu ; d'autres restent actifs comme l'actuel centre de Coursegoules. La vie économique est alors précaire jusqu'au Xe siècle. Simultanément, le christianisme se développe et son autorité frappe la vie des campagnes. La chapelle Saint Michel? anciennement temple romain, est aménagée en sanctuaire catholique.

Les troubles et les heurts qui s'installent entre le Xe et le XIII^e siècle imposent la construction de fortifications. C'est ainsi que le village s'entoure de remparts et de ses trois portes fortifiées. A cette époque sont construits également le château et l'église- Puis les petits seigneurs étant regroupés en un seul pouvoir, l'activité quitte les sites stratégiquement

impreunables pour gagner la plaine et la cultiver. La prospérité s'installe progressivement et les habitations trop éloignées des terres fertiles sont peu à peu désertées.

Coursegoules a atteint à cette époque une dimension appréciable et, n'étant sous aucune dépendance féodale précise, s'est intégrée aux terres des Villeneuve, afin de créer des liens économiques avec les autres dépendances. Coursegoules n'avait en effet de relation avec les autorités féodales qu'au niveau des impôts. Quelles que soient les guerres et les fluctuations économiques et religieuses, le village gardait son rythme propre sous le chef de l'église catholique. En 1620 les créanciers des Villeneuve mettent le village en générale distribution. Les Coursegoulois proposent alors au roi, en échange d'une certaine autonomie, de racheter eux-mêmes le village et de l'offrir au souverain. Ainsi Coursegoules devient ville royale et le reste jusqu'à la révolution française.

Pour décrire ce village le mieux est d'emprunter les pas de celui qui y "rive. A quinze kilomètres de Vence, après le col et en passant par Vescagne, on découvre un petit village juché sur une colline au pied du Cheiron. Au pont de la Cagne on suit la route de Bezaudun et l'on arrive au bas du village. Il vous suffit alors d'emprunter la petite route qui vous mène à la place de la Combe pour découvrir un village qui a gardé toutes ses particularités du XIe siècle. Avec son orientation sud-est" le village de Coursegoules surplombe les plaines et les collines qui s'éloignent au sud vers Saint Barnabé. Des fortifications, hautes de plus de dix mètres à certains endroits, encerclent le village auquel on peut accéder par trois portes fortifiées. Les ruelles tortueuses sont pavées et de nombreux escaliers en pierres tentent de faciliter la circulation dans ce village bâti sur un terrain très pentu. Les maisons sont rassemblées en petits îlots délimités par des ruelles étroites. Elles sont bâties en pierres du pays, assemblées à la chaux. Accollées les unes aux autres, elles disposent généralement de deux ou trois étages. Les enduits sont également composés de chaux et de sable du pays. Les planchers et charpentes sont réalisés avec des boiseries de bonnes dimensions ; quant à la couverture des toits, elle est faite de tuiles rondes en terre cuite- Les portes d'entrée sont surélevées, ornées de deux marches en pierres de taille. Cette surélévation est nécessaire l'hiver pour isoler la porte du sol enneigé. La distribution de l'eau et les lieux de rencontres sont organisés selon deux axes : le haut village et le bas village. Le haut village profite de la place du verger et de celle de la Combe avec sa fontaine. Le bas village possède la place du Plan et son lavoir et la placette avec sa fontaine. Le four communal est situé au centre du village. Au nord, nous trouvons l'église et les vestiges du château. Sur la frange sud du village les écuries, les granges et les petits jardins particuliers bordent les remparts. Au sud-ouest du village, un peu à l'écart, il y a le moulin et son canai dont les eaux rejoignent la Cagne.

Si l'on parle du cadre géographique Coursegoules se dresse sur une colline à vingt kilomètres du bord de mer, à mi-chemin entre la montagne et la plaine. Au sud, les plaines vallonnées de la Saume, de Garayagne, s'étirent jusqu'au hameau de Saint Barnabé. Le versant nord est bordé par la chaîne du Cheiron, qui surplombe le village avec ses 1400 mètres d'altitude. Des champs en "restanques", c'est à dire retenus par des murettes en pierres, nous amènent à l'ouest à la colline du "haut village", qui forme l'orée de la forêt de Vallongue. La Cagne arrose paisiblement les pieds de Coursegoules pour se tourmenter après le Saut du Ray, et pour dévaler au fond des barres rocheuses de Veseagne.

Le dégagement des plaines du sud apporte un ensoleillement maximum toute l'année. Ceci explique l'absence de gel en hiver, malgré Ses mille mètres d'altitude du village. Le climat est de type montagnard avec des températures assez basses en hiver. On a noté en 1909 et en 1929 un mètre de neige, en 1967 plus de 80 centimètres de neige. Toutefois

l'enneigement fond rapidement après une journée ou deux de soleil. Les températures moyennes en hiver sont de moins dix degrés la nuit et de cinq degrés la journée. Les étés sont très chauds avec des températures de trente à trente cinq degrés à l'ombre durant la journée.

L'hygrométrie est nettement plus faible que sur la côte. "A l'intérieur les hauts reliefs reçoivent en plein les vents d'est-sud-est (...). La différence de température entre les hautes vallées et le littoral crée des bises de vallée souvent très fortes en été, il souffle en hiver des "montagnères", vents froids du nord attirés par de petites dépressions qui circulent sur le littoral (...). Le régime des vents commande celui des pluies. Celles-ci tombent surtout au printemps et à l'automne (-.). L'automne compte près de 40 % de pluies annuelles, le printemps presque autant »(2).

Pour comprendre la nature du sol de la région coursegouloise, il faut rappeler que la poussée pyrénéenne est-ouest a formé le talus pré-alpin. "L'érosion de ces masses calcaires a modelé des "lapiés" dans le massif du Cheiron. Puis la poussée alpine nord-sud est venue malmener à son tour cette masse calcaire. En provoquant le glissement des couches les unes sur les autres, elle a rompu les superpositions traditionnelles des roches. (...) Il arrive que l'on rencontre une couche crétacée comprimée entre deux couches jurassiques. Cela s'inscrit de façon originale dans le paysage ! une succession de parois abruptes séparées par les éboulis plus doux du crétacé" (3). Ces bouleversements géologiques ont tourmenté la nature du sol. Ainsi on distingue des sols rocheux : les pentes du Cheiron, des sols où alternent humus et calcaire; le trépat, et des prairies au sol basique en profondeur, c'est à dire ayant des carences en oligo-éléments s potassium, zinc, etc.. et au sol acide en surface du à la décomposition des végétaux.

La végétation coursegouloise possède un riche éventail d'arbres : pin maritime et pin noir d'Autriche, chêne blanc et chêne vert, frêne, hêtre, pommier, poirier, tilleul, érable et quelques châtaigniers. Parmi ces essences le taillis varie de sept à huit ans à plus de cent ans. En 1860, le droit d'ufloage, c'est à dire de prendre du bois de chauffage pour cent cinquante feux, précisait que "ce bois devait avoir un taillis de vingt cinq ans" (4). Les plantes aromatiques sont aussi en grand nombre, il y a du romarin, de la sarriette, du thym, de la lavande sauvage, du serpolet. Les buissons de buis et d'églantiers se rencontrent sur toute la commune" L'herbage se compose essentiellement de ray-grass, d'actile, de trèfle blanc et violet, de ciste blanc, de plantin et de fenouil. Nous trouvons également un large éventail de sortes de champignons : rusule noire, verte, violette, chanterelle grise, coulemelle, sanguin, petit gris.

La vie administrative a été fort développée. Coursegoules jouissait encore? au début du siècle d'une économie prospère. L'ampleur de sa population et sa position de chef lieu de canton impliquait un encadrement juridique, éducatif, municipal, policier et religieux. Administrativement, Coursegoules chapeautait les communes de Bezaudun, de Bouyon, des Ferres, de Consegude, Cipières, Gréolières et Courmes. Il y avait un conseil de commune, un tribunal et des agents chargés de justice tels que ; juge de paix huissier, substitut et greffier"

Un percepteur contrôlait les contributions. La sécurité était assurée par des gendarmes, des gardiens de la paix et un garde forestier. Il y avait un receveur des postes, un facteur rural pour les campagnes. Un instituteur et une institutrice dispensaient des leçons à plus d'une trentaine d'élèves. Deux cantonniers entretenaient le village. Par ailleurs un notaire, un médecin et un prêtre demeuraient en permanence au village.

Comme nous venons de le découvrir, l'histoire, le cadre géographique et l'organisation interne du village confinaient ce dernier dans un certain isolement. Les divers éléments qui constituaient ce retranchement étaient étroitement liés et complémentaires. En effet" si la vie communautaire du village était si développée, cela répondait aux nécessités d'entraide entre chaque famille pour résoudre les difficultés de chacun. Ce soutien quasi-permanent entre villageois provenait d'une réalité économique, celle de l'autonomie, mais les amenait aussi à un repliement sur eux. On peut dire que ce type d'économie autarcique fonctionnait en système auto-entretenu. L'isolement géographique entraînait des problèmes de communication, entraînant à leur tour l'obligation pour les habitants de pourvoir entièrement à leurs besoins. Cela augmentait l'appauvrissement des échanges avec l'extérieur et renforçait l'isolement géographique et l'obligation de se suffire à soi-même. Ce cercle auto-entretenu remonte à très longtemps et a fonctionné jusqu'à la deuxième guerre mondiale, date à laquelle le village s'est ouvert vers l'extérieur. C'est dans ce contexte que les coutumes et traditions se sont perpétuées de génération en génération. Ainsi Coursegoules se révèle de nos jours un terrain privilégié pour l'étude psychosociologique de la vie quotidienne des villageois de l'arrière pays du début du siècle.

II - COURSEGOULES : LA VIE FAMILIALE ET QUOTIDIENNE

A l'époque qui nous intéresse, le travail" les réjouissances et les grandes étapes de la vie telles que le mariage les naissances- et même les décès suivaient des règles identiques depuis très longtemps. Les gens harmonisaient leur existence en fonction des exigences saisonnières. Ainsi la plus grande partie des mariages se faisait en janvier-février ou en octobre-novembre, mois calmes : il n'y avait pas de travail aux champs et d'autre part la vente des récoltes permettait des achats nécessaires aux futurs époux ou pouvait encore servir pour la constitution de dots. Quant aux naissances, elles se répartissaient essentiellement entre les mois de février, juin et septembre. A l'époque, les moyens contraceptifs étant pratiquement inexistants, dans un laps de temps de neuf à onze mois après les mariages, on notait une forte croissance du taux de natalité. Comme les mariages et les naissances, les décès étaient soumis à l'influence des saisons. On remarquait qu'aux changements de saisons le taux de mortalité par tuberculose était à son acrophase. De même durant les grosses chaleurs les conditions d'hygiène précaires accentuaient la mortalité.

L'utilisation de l'espace était sensiblement la même dans toutes les habitations. Il y avait généralement deux étages car ce type de construction répondait aux besoins d'indépendance des membres de la famille. En effet cette structuration des pièces en niveaux permettait d'une part aux enfants récemment mariés de demeurer chez les parents jusqu'à l'achat d'une maison et d'autre part, il était fréquent que les grands parents ou les parents vivent sous le même toit que leurs enfants ou petits enfants. La cellule familiale vivait alors un sens plus large que de nos jours. L'organisation des pièces pouvait varier d'une maison à l'autre en raison de l'exposition ou de l'humidité, mais, de manière générale, le premier étage constituait le niveau principal, c'est à dire la pièce à vivre. Le village étant en forte déclivité, les caves étaient sous le niveau du sol pour la rue supérieure et au rez-de-chaussée pour la rue inférieure. Cet accès de plein pied par la rue basse, facilitait énormément les manipulations de farine, avoine et pommes de terre. On déposait également dans les caves les produits alimentaires qui demandaient une certaine fraîcheur.

Les conditions de chauffage, d'éclairage et d'approvisionnement en eau étaient assez précaires. Les bois environnants fournissaient le bois de chauffage" Quant à l'éclairage, c'était un luxe dont on usait avec parcimonie. La lampe à pétrole éclairait la pièce principale durant le souper, tandis que les lampes au carbure et les câlins servaient lors de déplacements nocturnes. L'eau courante a été installée au village en 1935. Auparavant on allait chercher son eau à la fontaine de la place de la Combe, à la placette ou encore à la place du Plan. il va sans dire que l'approvisionnement en eau était une corvée et qu'on utilisait cette eau avec économie.

Au sujet de l'alimentation, il faut noter que Coursegoules avait une économie fermée. Les productions familiales subvenaient presque entièrement aux besoins alimentaires de celles-ci. Pour les quelques produits manquants au village, il y avait deux "comestibles" qui étaient une sorte d'épicerie réduite à sa simple expression. On pouvait y trouver du beurre, des légumes secs, des épices, de l'huile, du savon, du café et plus tard du tabac.

Quand arrivaient les rigueurs de l'hiver, les farines étaient entreposées au grenier, le cochon séchait au saloir et les légumes d'hiver étaient repiqués des bords de la Cagne dans les petits jardins familiaux. On prenait alors Je temps de profiter de sa famille et de ses amis. Le soir, une fois le jardin fait et les bêtes soignées" on s'invitait pour la veillée. Les rues de Coursegoules se peuplaient peu à peu de silhouettes marchant rapidement et se guidant à l'aide de lampes à huile. Les gens se recevaient mutuellement. Quand on allait veiller chez quelqu'un cela constituait ce que nous pourrions appeler "une sortie". Il faut noter que c'étaient surtout les femmes qui participaient aux veillées, les hommes préférant aller jouer aux cartes en buvant un petit alcool au cercle du village. Elles s'installaient autour de la cheminée, chacune un ouvrage à la main, et les discussions commençaient entrecoupées de silences "pour reprendre sa salive" ; car pour bien tourner le chanvre ou le lin, il faut mouiller la fibre. On pariait des dernières affaires publiques, des mariages à préparer. On plaisantait sur les voisins ou sur Seytre le "fada". On songeait aux futures récoltes. Les enfants jouaient un peu plus loin, laissant les adultes parler tantôt à grands renforts de voix, tantôt à voix basses pour les sujets de discussion importants. Une fois les affaires du jour épuisées, les anciennes remémoraient aux plus jeunes les histoires du passé : celle de Antoine le "trompetaire" ou de pépé Victor, ou celle de monsieur France et bien d'autres encore. Elles contaient aussi des légendes coursegouloises comme celle de Mia vestale et du berger", qui explique pourquoi il n'existe qu'un seul arbre sur la crête du Cheiron avec souvent sur une de ses branches un oiseau. Les soirées s'écoulaient ainsi à "papoter" en dégustant des châtaignes grillées ou des fruits secs. Dans la vie quotidienne d'autrefois les veillées avaient un rôle de distraction et de rapprochement entre villageois. Elles permettaient aussi, tout en filant le chanvre et le lin, de se tenir au courant de la vie du village. C'est toujours lors de ces longues soirées qu'on prenait conseil et que l'on décidait des achats, des ventes et de l'avenir. Vers vingt deux ou vingt trois heures la cheminée recevait sa dernière fournée de bois et on rangeait la quenouille et les grosses pelotes. Puis à pas rapides on regagnait son foyer.

En été, il y avait aussi des réunions le soir. Quand on revenait des champs, après quinze heures de travail au soleil, on soupaït puis on sortait des chaises sur la place pour profiter de la fraîcheur du soir. Les places du Tilleul, de la Combe, du Plan et la placette se constellaient de petits îlots de discussion. On s'interpellait d'un bout à l'autre de la place, il y avait les enfants qui faisaient des plaisanteries. Les sujets de discussion s'articulaient autour des récoltes, de la transhumance et des problèmes d'alimentation en eau. Ces réunions étaient

toutefois plus brèves que les veillées car le lendemain une autre journée de travail demanderait encore beaucoup d'efforts.

Malgré les témoignages oraux et les ouvrages traitant de la vie familiale et quotidienne dans nos villages de l'arrière pays, un effort d'imagination est nécessaire pour tenter de sentir et comprendre dans quelle ambiance les rapports familiaux s'opéraient et comment une journée banale se déroulait. Pour ce faire, après les descriptions précédentes, il convient d'oublier pour un moment l'opulence et l'agitation qui nous entourent : voitures, télévisions, alimentation abondante et variée, confort, horaires, téléphone, etc. On redécouvre alors une vie simple aux exigences existentielles frugales. On aspirait bien moins à la richesse et au prestige qu'à une vie familiale et professionnelle stable. Depuis la naissance jusqu'à la mort la vie était calquée sur des modèles ancestraux où, à chaque étape de la vie, des repères guidaient l'évolution de l'individu. Ainsi l'enfant, qui jusqu'à la puberté n'était pas considéré comme un être à part entière, avait des fonctions aussi simples que précises au sein de sa famille. En tant que porteur de l'éducation de ses parents il devait être respectueux de tous les représentants du monde adulte du village, il devait être également travailleur à l'école comme à la maison. Jusqu'à douze ans environ, le garçon était beaucoup plus près de sa mère, qu'il accompagnait partout, que de son père dont l'autorité effrayait quelque peu. Puis il quittait l'école pour aider son père qui l'instruisait sur le travail de la terre. A l'adolescence il devenait progressivement plus autonome. La petite fille demeurait avec sa mère qui lui apprenait tout ce qu'elle devait savoir faire pour être une bonne épouse. C'est ainsi que l'éducation et les principes traditionnels se transmettaient des parents aux enfants. Quant à la vie familiale et quotidienne proprement dite, elle se retrouve à travers les descriptions que nous avons faites sur l'alimentation, le travail de la terre, la garde des moutons, la lessive, les corvées d'eau et de bois. En effet, ces activités faisaient partie à la fois de la vie familiale et de la vie quotidienne. Toutefois de ce travail coopératif, le personnage du père ressort en tant que pilier central de la famille. Son dur travail justifiait son autorité et son dogmatisme assurait la cohésion de la famille.

III - COURSEGOULES ; VIE PROFESSIONNELLE ET SOCIALE

Au début du siècle, le village jouissait encore d'une vie économique prospère. On rencontrait de nombreux corps de métier et parmi les principales professions nous avons choisi de vous parler de "l'agriculteur".

. La population coursegouloise était essentiellement constituée d'agriculteurs. Chaque agriculteur possédait des petits terrains, un troupeau de moutons et deux ou trois mulets, ils travaillaient pour les quelques gros propriétaires du village et exploitaient leurs propres champs très tôt le matin et le soir. L'économie coursegouloise reposait sur la production de blé. Quand les beaux jours arrivaient, le village était déserté, les habitants étaient aux champs. Jusqu'en 1920, on a exploité la terre selon les modes ancestraux. Chaque parcelle de terre, aussi petite soit-elle était cultivée. Sur les flancs du Cheiron, sur les pentes du ravin de Vescagne et sur des terrains encore plus inhospitaliers, des générations de Coursegoulois avaient monté des murettes en pierres sèches pour aménager des "restanques" cultivables. On ne ménageait pas sa peine. Pour traduire l'ampleur de la culture du blé, nous laissons Monsieur T. nous en parler dans un style image : "La terre était très bonne. D'ailleurs les vieux disaient qu'à Coursegoules il suffisait de gratter un peu les pierres pour faire pousser du blé. Quand arrivait la saison, on pouvait regarder de "Lou Méou" à Garavagne, c'était jaune de partout!". Coursegoules fournissait du blé à Vence et même à des villages éloignés. Le travail de la terre commençait dès le printemps avec le nettoyage des pierres et des chardons qui

gênaient l'exploitation des champs. On labourait alors à l'araire pour les terrains rocaillieux et pentus ou à la charrue tractée par des mulets pour les champs plats. Il y avait plus de deux cents mulets qui suffisaient tout juste aux labours et aux transports.

On se levait à cinq heures du matin, Les femmes accompagnaient leur mari et les enfants rejoignaient leurs parents après l'école. Aux moissons, l'activité du village s'intensifiait encore. Madame R. a participé aux récoltes durant sa jeunesse et nous raconte : "En juin il arrivait dans le pays quelque chose comme deux cents moissonneurs et une centaine de femmes pour lier. Tous les soirs il y avait le grand bal sur la place. Il y avait deux moissonneurs et une lieuse, çà c'était l'équipe. Il restait une bonne quinzaine de jours pour moissonner tout le blé. On moissonnait à la faucille et quand c'était midi, au coup de midi, n'importe qui, le premier qui entendait crier "lave", çà voulait dire qu'il fallait laver les faucilles et ce "lave" se répercutait dans tout le pays. Après manger, on faisait une petite sieste jusqu'à trois heures puis on aiguisait les faucilles avant de retourner aux champs".

Durant l'été on restait souvent aux alentours des terres cultivées pour éviter les transports. On allait aux bastides de Viriou, de Colle Belle ou de Guizol. Après la récolte, les gerbes de blé étaient groupées près des chemins et les mulets chargés d'immenses fagots de gerbes, les amenaient sur les grandes aires dallées du village ou des fermes. Fréquemment plusieurs familles s'associaient pour le foulage. On faisait tourner les mulets sur les gerbes posées sur l'aire pour séparer les grains de l'épi. On récupérait alors la paille et, un jour de vent, on envoyait les grains en l'air avec une grande pelle en bois afin de débarrasser les grains de leur enveloppe qui partait avec le vent. Le blé remplissait alors les sacs de chanvre qui, toujours a dos de mulet" seraient amenés au moulin de la Foux ou à celui de Bramafan.

La culture du blé étant la principale production demandait énormément de temps. Mais on cultivait aussi des pommes de terre, des lentilles, des pois chiches, de l'avoine" du seigle, de l'orge, de la betterave fouragère et du Sarrazin. Ces cultures se faisaient en petite quantité car elles étaient réservées à la consommation propre des cultivateurs. D'autre part dans le quartier de la Canebière on cultivait jusqu'au début du XIXe .siècle du chanvre ("lou cannabis") et du lin, qui alimentaient les tisserands du village. Ce chanvre était filé pour la fabrication des sacs de toile. Les tisserands travaillaient aussi la laine de mouton pour confectionner des "cadis" qui étaient des manteaux de toile pour les bergers.

. Les foires avaient une grande importance dans la vie quotidienne. En effet l'activité commerciale du village s'articulait autour de la vente du blé et autres céréales en juillet et celle des agneaux au printemps. Les producteurs éleveurs de la région se regroupaient à des dates précises dans les grands centres pour la foire. Cet événement mobilisait entièrement la population des agriculteurs et bergers. Les foires s'étaient sur deux jours dans les villages importants, mais pour ceux de taille plus faible comme ceux de Cipièrre ou de Gréolière, la foire ne durait qu'une journée et ne concernait que les villages voisins. Les Coursegoulois prisait tout particulièrement la foire de Vence pour son ampleur et les facilités de transport- A cette occasion, Vence était littéralement envahie par la population coursegouloise et des environs. La place de la mairie était réservée aux marchands et forains, tandis que celles du Frêne et du Grand jardin formaient le champ de foire au bétail. Les marchands de matériel divers et de vêtements affluaient e tout le département. On pouvait acheter, chose rare à l'époque, des ustensiles et outils manufacturés, donc moins chers que chez le forgeron local. Les Coursegoulois vendaient une partie de leur production excédentaire et se ravitaillaient en produits et fournitures variés introuvables au village. Les transactions les plus animées mais aussi les plus délicates concernaient le bétail. On discutait du prix, de la qualité, à grands

renforts d'arguments. Avant la foire, le conseil de famille avait dressé le bilan de ce qu'il fallait vendre et acheter et à quelles conditions. Aussi pendant que les épouses et les enfants tenaient les étalages autour des charrettes remplies de grains,, les hommes dirigeaient les transactions du bétail.

Il va de soi que les prix n'étant pas fixes, de nombreux facteurs se greffaient au sein des négociations. Une fois le prix et les animaux désignés, l'acheteur payait comptant. A l'époque le crédit n'existait que très peu car c'était déshonorant. Le commerce du mouton était le principal, toutefois on pouvait également acquérir des chevaux, des mulets et des vaches. Au deuxième et dernier jour de foire, on assistait à un défilé impressionnant de troupeaux et de charrettes lourdement chargées. On regagnait tranquillement le village après ces deux jours de bain de fouie et de transactions interminables.

Les distractions bénéficiaient depuis longtemps d'une organisation communautaire. Au début du siècle, avec la loi de 1901, les Coursegoulois avaient fondé une association communale qui possédait un grand local dans la maison que l'on nomme actuellement "la caserne". Ce cercle était réservé aux hommes" Toutefois, pour certaines occasions comme la Chandeleur, les épouses faisaient de la pâtisserie et participaient aux soirées. Les hommes étaient inscrits sur une liste de membres et chaque semaine il y avait un roulement pour l'entretien du local. Les hommes "de semaine" s'occupaient du nettoyage, du service des boissons et devaient allumer le feu avant l'ouverture pour que la salie soit à bonne température. Dès octobre quand les semences étaient un peu avancées, les hommes se réunissaient tous les soirs, les dimanches et jours de fête. Tous les membres du cercle entretenaient de bonnes relations. On jouait à la belote, au vitou en sirotant des alcools et des quinquinas. Il y avait un secrétaire qui gérait l'approvisionnement des boissons et la caisse. Le prix des consommations était dérisoire. Les petits bénéfices réalisés servaient à l'achat de chaises, de verres ou au renouvellement des cartes et tapis de jeu. A la Saint Joseph, à la Saint Antoine et à la Saint Jean, tous les membres se réunissaient pour le repas du cercle. Chacun amenait son couvert, un plat cuisiné et du vin et la fête commençait. Les hommes ainsi réunis, oubliaient un moment leur travail" leurs lourdes responsabilités familiales et se prêtaient facilement aux plaisanteries et aux histoires quelque peu "osées".

Les femmes étaient plus réservées et prisait davantage les réunions en comité restreint, comme les veillées ou les discussions sur les places ombragées les soirs d'été. Les bavardages au lavoir et la compagnie d'autres femmes rendaient plus agréables ces tâches ingrates. La grande source de satisfaction des femmes était essentiellement leurs enfants qui leur témoignaient eux aussi une grande affection. Hormis ces distractions un peu sectaires, il y avait d'importantes fêtes qui réunissaient toutes les familles du village.

CONCLUSION

Pour établir le tableau de la vie quotidienne à Coursegoules, outre les documents écrits, nous avons recueilli de nombreux témoignages en cumulant les entretiens auprès des personnes âgées. Nous avons en outre élaboré un questionnaire d'enquête type ouvert avec une double thématique :

1) Souvenirs de la vie familiale et quotidienne :

- . Constitution de la famille
- . Mode d'habitation
- . Rôles parentaux
- . Statut et éducation des enfants
- . Liens inter et intra familiaux
- . Particularités matérielles et alimentaires
- . Maladies
- . Budget Temps
- . Adhésion à la croyance magique collective

2) Souvenirs de la vie sociale et professionnelle

- . Lés lieux de rencontre
- Le parlé
- . Le rôle de l'église
- . L'activité économique et les échanges commerciaux
- . Les principales professions
- . Les divertissements

A partir des réponses obtenues aux questionnaires, nous avons établi un profil pour chaque thème.

Les documents sur l'histoire de Coursegoules comme l'étude du milieu permettent de comprendre et d'éclairer les témoignages vécus que nous avons recueillis. D'emblée, le repli sur soi apparaît expliqué par deux éléments d'une part l'isolement géographique et le système d'économie fermée qui lui incombe ; d'autre part la mentalité communautaire des Coursegoulois qui remonte au moins aux années 1620, durant lesquelles, soucieux de leur unité} ils proposèrent au roi Louis XIII de racheter leur village aux créanciers des héritiers de Claude de Villeneuve pour lui en faire don s'il leur garantissait l'indépendance. Bien que ces deux hypothèses semblent avoir participé complémentirement à cet état de chose, l'analyse des influences et interactions qui les concernent s'avérerait certainement très intéressante.

La vie quotidienne de l'époque comportait de nombreuses corvées et beaucoup de travail, cependant elle n'en demeurait pas pour autant monotone comme il témoigne Monsieur T. : "Du temps de mon père, quand j'étais encore gamin, on travaillait beaucoup mais on vivait bien, même si on n'avait pas tout ce qu'il y a maintenant". Pour comprendre cette qualité de vie, malgré les conditions de travail il faut se rappeler que la majorité des Coursegoulois étaient cultivateurs et que les difficultés rencontrées dans cette profession étaient les mêmes pour tous. Aussi l'entraide et la solidarité permettaient de résoudre bien des problèmes. L'exploitation des terres se transmettait de génération en génération. Par conséquent, on héritait d'une terre mais aussi d'un mode de vie. Cela faisait partie de la suite normale des choses. La vie quotidienne du village était entièrement conditionnée par l'exploitation des terres à blé et reproduisait fidèlement le modèle traditionnel de la vie paysanne de la région. Elle suivait le rythme des saisons.

Au printemps et en été, un regain d'activité occasionné par la préparation des terres" par les semences et par les moissons, bouleversait les mois d'automne et d'hiver consacrés aux réparations, aux constructions et au repos. Les festivités religieuses et autres, tout comme les réunions amicales aux veillées, au cercle ou sur les places" respectaient ce rythme. Toutefois ces variations saisonnières du travail et des réjouissances n'étaient pas seules à modeler l'existence des villageois. En effet si les activités se modifiaient suivant les périodes de l'année, les obligations journalières de lessive" d'approvisionnement en eau" d'alimentation et de chauffage en hiver représentaient une part importante de la vie quotidienne. De nos jours on peut aisément découper notre vie quotidienne en un certain nombre d'heures consacrées à la vie professionnelle, à la vie familiale ou à la vie sociale, au début du siècle cela n'aurait eu aucun sens. Car, à l'échelle de la famille, comme à celle du village, ces différents aspects de la vie quotidienne convenaient dans le but d'une entière collaboration entre tous. Ainsi au niveau familial, tous participaient au travail de la terre. De ce fait la vie professionnelle, la vie familiale et la vie sociale étaient liées les unes aux autres, notamment lorsqu'on travaillait à plusieurs familles sur une grande propriété. Au niveau du village, cela se vérifiait également lors de la restauration des routes ou du regroupement des troupeaux pour la transhumance. L'intérêt collectif assurait l'indépendance et la survivance du village. C'est dans cette ambiance sécurisante de solidarité et d'immutabilité que les villageois organisaient leur existence, avec la quiétude et la simplicité typique des gens attachés à la terre.

**ETUDE PSYCHOSOCIOLOGIQUE
DE QUELQUES ASPECTS
DE LA VIE QUOTIDIENNE
DANS NOTRE REGION**

Au gré des sollicitations et des intérêts particuliers des jeunes chercheurs, nous avons réalisé des études ponctuelles sur certains aspects de la vie quotidienne dans notre région. La méthode de travail demeure uniforme et utilise principalement l'observation participante et l'enquête psychosociologique. Nous pratiquons l'enquête ouverte par entretiens cumulés à l'aide du questionnaire non directif et par récits de vie. Lorsque l'étude des motivations le demande des tests appropriés peuvent compléter le recueil du matériel. Pour chaque, recherche la documentation extérieure (travaux historiques, géographiques, enquêtes sociologiques, documents d'archives, statistiques...) concernant le problème ou le lieu est rassemblée et analysée.

Ce sont quelques-uns de ces travaux, dont les textes sont disposés au CE.VI.QUO., que je présente ici.

Les recherches de Annie BINDELÏN- MORE AUX sur l'Accueil dans la ville de Nice, et celles de Jacqueline GILETTA sur les Associations crématistes à Nice, celles de Régine ADAMCZEWSKI se poursuivent dans la même perspective et donneront lieu à une thèse de 3e cycle. Yves DELSANTI, collaborateur technique du CE.VI.QUO., spécialise sa recherche sur les Pèlerinages par l'étude de la pratique au sanctuaire de Laghet.

Les rapports d'enquête sur les résidences secondaires à Saint-Jean-Cap-Ferrat, sur le phénomène occitan à Antibes, sur le public des expositions d'art contemporain, sur la politique de restauration ont donné lieu à la rédaction et à la soutenance de mémoires de maîtrises de Psychologie sociale et ne sont pas, actuellement, poursuivis.

L'ensemble constitue, à mon sens, un éclairage pluridimensionnel de la dynamique de notre région ; c'est pourquoi j'ai tenu à donner pour chacun un compte-rendu. Les chercheurs du CE.VI.QUO. ayant toujours le souci de décrire l'observable sans oublier les personnes qui vivent les situations observées, ces travaux, allant dans des directions multiples, gardent un référentiel commun : l'homme.

Simone CLAPIER-VALLADON

Annie BINDELIN-MOREAUX, l'étude de l'accueil dans une ville. Exemple niçois, D.E.A. sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLA-DON. 1982. 76 pages. Bibliographie 40 titres- Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Le mot "accueil" réveille des résonances profondes" fait ressurgir toutes les images traditionnelles d'hospitalité, de réception chaleureuse. Cette notion d'accueil liée à la démarche bienveillante et active d'une famille, d'un clan à l'égard de l'étranger, peut s'étendre aussi aux buts poursuivis par un village, une ville (voire un pays) pour favoriser un séjour agréable" facile à tous les résidents non autochtones, étrangers. Certaines villes ont une vocation touristique et, pour ce, ont aménagé toutes leurs politiques en vue du développement de cette option.

Conscientes des difficultés d'adaptation des familles déplacées par suite d'une mutation professionnelle et ainsi coupées de leurs attaches sociales et familiales, plusieurs villes françaises ont créé des Associations, destinées à accueillir ces familles, les mettre en contact avec les autochtones afin d'éviter solitude et ségrégation, les renseigner. Les premiers Accueils, comme ceux de Bordeaux (1964), Reims, Aix-en-Provence (1965), nés spontanément, animés d'un esprit commun et d'une similitude d'action, vont se rencontrer lors d'un premier Congrès national à Bordeaux en 1968. A Nice, c'est en 1973, que Nice Accueil est créé (avenue Notre Dame).

Nice est un exemple type de ville favorisée par une situation géographique et climatique, lui donnant une place privilégiée pour l'attraction -ce que son histoire démontre largement" L'Accueil de Nice a la particularité d'avoir plusieurs facettes :

- accueil des hivernants étrangers nécessitant la mise en place d'infrastructures et des programmes de réjouissances pour être à la hauteur de son image de marque ;
- aide sociale aux indigents étrangers par des réalisations tant municipales que privées ;
- prise en compte de l'augmentation des personnes âgées et retraitées qui viennent s'installer à Nice pour leur retraite.

Animée du même esprit que celui des A.V.F., Nice a le souci d'accueillir tous ses résidents de la même façon, mais trois caractéristiques de sa population vont complexifier sa tâche ;

- son cosmopolitisme,
- les objectifs très divers de ses habitants, au point d'être souvent contradictoires ou mêmes incompatibles",
- le fait que toute résidence à Nice, momentanée, touristique ou de longue durée, pour y travailler ou pour y vivre sa retraite, soit l'aboutissement d'une conduite volontaire. Donc, accueillir tout résident à Nice, c'est devoir répondre à des attentes multiples, personnelles, à des préjugés, des fantasmes liés aussi à l'image de marque de cette ville de vacances, de loisirs, de fêtes, voire de permissivité, l'image du Carne val.

Pour dégager les particularités de l'Accueil à Nice, les réalisations et les demandes, Annie Bindelin-Moreaux a effectué une véritable radioscopie, multipliant les entretiens, réunissant les documents imprimés et pratiquant leur analyse de contenu, visitant les nombreux stands et services d'information, se mettant tantôt dans le rôle du chercheur, tantôt dans celui de l'étranger arrivant dans notre ville.

C'est ainsi qu'elle peut présenter les problèmes réels de l'accueil des nouveaux arrivants, qui prennent de l'ampleur parce que la mobilité augmente. Les difficultés sont

réelles, administratives, relationnelles, affectives, matérielles. La municipalité voudrait voir se développer une activité plus ample, une permanence d'informations plus complètes pour favoriser une meilleure connaissance des ressources de la ville. L'étude faite ici indique bien le particularisme de l'accueil à Nice : originalité faite, contrastes dus au cosmopolitisme et à l'hétérogénéité des personnes qui arrivent dans cette ville.

L'auteur propose des réalisations nouvelles et envisage de poursuivre ce travail dans la perspective d'une recherche-action analysant des réalisations expérimentales.

Jacqueline GILETTA, Etude des associations crématises à Nice. Une conduite sociale devant la mort. D.E.A. sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLADON. 1982. 60 pages. Bibliographie 22 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice. Une des mutations importantes dans notre vie sociale concerne le renouveau de la crémation après des siècles d'oblitération. Au-delà des choix philosophiques personnels, que révèle plus profondément le désir de se faire brûler après sa mort.

Pour analyser ce problème d'actualité, l'auteur est allé rencontrer les plus décidés, les plus radicaux, ceux qui ont fait choix non seulement de leur rite funéraire, mais qui en ont fait une doctrine, regroupés en sociétés, cotisant annuellement pour préparer leur après mort, faisant du prosélytisme autour d'eux. Une étude institutionnelle des sociétés crématises fait apparaître les étapes historiques de ce mouvement. La première association crématisse: "La Société pour la propagation de l'incinération" a été fondée en 1880, après des débats divers à l'Académie des Sciences, au Conseil municipal de Paris, au Congrès des Hygiénistes. La loi est votée en mars 1886 et le décret d'application paraît en avril 1889.

Que se passe-t-il dans les Alpes-Maritimes ? Dans son numéro du 13 juillet 1899, l'Eclaireur de Nice publie un article en faveur de la crémation et en 1901 la "Société d'incinération de Nice" est fondée, cherchant à rassembler des fonds pour la construction d'un crématoire. En 1908 la ville de Nice décide de prendre en charge cette édification. Le crématorium devait être construit à Caucade mais, pendant la guerre 1914-1918" la Société crématisse cesse d'exister. Le mouvement crématisse reprend en 1936, le député-maire Jean Médecin est président d'honneur de la société crématisse ; un nouveau projet d'implantation d'un crématoire au cimetière de l'Est est arrêté. En 1961, l'association niçoise prend le nom de "Société crématisse de Nice et environs"; elle obtient en 1963 la construction d'un columbarium de 264 cases. En 1967, elle lance une campagne pour le don des yeux et en 1969 pour le don du corps à la science. De nouvelles sociétés sont alors créées : Antibes et Menton en 1970, Cannes en 1971, Vence en 1975, Grasse en 1980. La société niçoise compte actuellement 1250 membres. Depuis 1975, toutes ces sociétés sont unies dans une Union départementale. C'est dire le dynamisme du mouvement crématisse dans notre département.

L'étude que Jacqueline Guetta a commencé ici indique combien les choix des rites funéraires sont cruciaux pour l'Image que l'homme a de l'humanisme et éclairent celle-ci. Ces rites sont constitutifs de conscience et de croyance -de là l'intérêt de poursuivre cette intéressante enquête, ce que l'auteur se propose de faire.

Régine ADAMCZEWSKI, Divorcées et agences matrimoniales, une approche psychosociologique du divorce. D.E.A. sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLADON. 1981. 91 pages. Bibliographie 9 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de Sa Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

C'est une importante agence matrimoniale de la région niçoise qui sert de terrain d'enquête à la recherche. L'auteur se propose d'approfondir la problématique locale du remariage en agence matrimoniale au travers d'une double démarche : psychosociologique et psychanalytique.

En outre" ce travail est l'occasion d'une approche multiple (historique, morale, juridique et statistique) du divorce rendu nécessaire par le caractère éminemment évolutif des institutions et des mœurs contemporaines. On apprend notamment que les Alpes-Maritimes arrivent en tête des départements français pour les jugements de divorce prononcés en 1980.

Un intéressant parallèle entre l'agence matrimoniale et un certain idéal féminin se dégage des entretiens. Tout se passe semble-t-il comme si la clientèle adoptait face à l'agence et à son encadrement féminin une attitude infantilisée (caractérisée par une ambivalence régressive).

En outre, le "passage" par l'agence apparaît comme un quasi voyage mythique qui conduit le client soit à la "découverte" de l'Autre, soit au rejet de l'institution assimilée alors à la "mauvaise mère". Dès lors les critiques tombent comme autant d'incantations exorcistes :

- les rencontres ne sont pas assez nombreuses ;
- "on" nous présente n'importe qui ;
- souvent les personnes présentées ne sont pas réellement libres
- "on" nous propose des personnes d'autres départements ;
- ce n'est pas sérieux.

Nous voyons petit à petit comment l'agence se métamorphose en psyché perverse renvoyant en miroir les fantasmes intimes du client. Certains en font leur profit, d'autres ne peuvent subir cette violence là (violence narcissique, violence à visage parental, violence liée à l'autorité).

Les entretiens donnés in extenso en annexe constituent une véritable anthologie du remariage au quotidien.

Somme toute un travail utile d'approche et de défrichage conceptuel qui a le mérite de se fonder sur l'examen méticuleux des instituts matrimoniaux et l'analyse de discours authentiques de leur clientèle.

Yves DELSANTI, une tentative d'approche psychosociologique du pèlerinage: 3 exemples locaux. D.E.A. sous la direction de Madame le professeur S. CLA-PIER-VALLADON. 1980. 44 pages. Bibliographie 10 titres, iconographie multiple dont 12 reproductions photographiques. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Qu'en est-il aujourd'hui de la fréquentation des sanctuaires mariais ? L'auteur (qui poursuit depuis lors une étude approfondie sur Notre Dame de Laghet) se penche ici sur 3 sanctuaires locaux à rayonnement régional : Notre-Dame du Laus, Notre-Dame de Fenestre et Notre-Dame de Laghet.

Ce travail axé sur les notions d'itinéraire, d'identité et de sacré donne à réfléchir notamment sur la persistance de conduites religieuses que l'on aurait pu croire éteintes. En outre, nous apprenons que la fréquentation des sites est toujours importante même si les attitudes des pèlerins modernes se trouvent quelquefois sensiblement modifiées"

Un rapide tour d'horizon des pèlerinages à travers l'espace et le temps nous rappelle le caractère universel de ces conduites religieuses en même temps qu'il est l'occasion de faire apparaître un certain nombre de spécificités culturelles.

L'auteur construit pas à pas sa problématique autour des relations à caractère interactionnistes qui s'établissent entre l'individu (le pèlerin) et son milieu (le sanctuaire et l'appareil religieux). Se trouvent ainsi évoquées les nécessités individuelles mais aussi collectives qui lient l'individu à son groupe d'appartenance religieuse.

Les trois sites choisis pour leur rayonnement et leur notoriété" mais aussi à cause de leur histoire et de leur ancienneté particulièrement remarquable, sont soumis ici à une approche rustorico-critique qui nous apprend notamment que :

- Notre-Dame de Laghet inspire la piété niçoise depuis le début du XVIIe siècle, et que ce sanctuaire possède une riche collection d'ex-voto. En outre, la piété religieuse s'y effectue au travers d'une importante activité dévotionnelle (pèlerinages, circumambulations, retraites, prières, etc..) encadrée par des sœurs bénédictines récemment installées dans les lieux.

- Notre-Dame de Fenestre aux origines obscures et fabuleuses fut léguée par Raymond Béranger aux Templiers (XIIe siècle). Ce rustique sanctuaire de montagne (2000 mètres) fut le théâtre d'événements particulièrement sanglants (15 templiers furent massacrés à l'interdiction de l'Ordre en 1308).

Aujourd'hui les pèlerins se pressent le 15 août (10 000 personnes) et le 8 septembre pour assister à la bénédiction des campagnes et des fruits de la terre qui est l'occasion d'une procession riche en couleurs.

- Enfin Notre-Dame du Laus. A l'origine de ce sanctuaire (en l'an de grâce 1664) une apparition de la Vierge à une jeune fille de 16 ans. Ici tout se passe comme à Lourdes mais avec une avance de 200 ans sur l'histoire.

Il est vraiment très curieux de lire le dossier de Notre-Dame du Laus : une fontaine, une grotte, une Dame blanche, une enfant inculte et malade, un dialogue riche en détails,

autant d'éléments que l'on retrouvera plus tard dans les Pyrénées . Et pourtant nous apprenons que jamais Notre-Dame du Laus ne rencontrera ce succès que connaîtra Lourdes.

Pour les besoins de l'enquête, un questionnaire a été constitué qui, distribué à 2500 exemplaires sur l'ensemble des 3 sites, permettra de recueillir 180 réponses. On trouvera en annexe, outre le fac-similé du questionnaire, l'ensemble des réponses aux 15 questions notées dans 6 tableaux synoptiques qui permettent de se rendre compte de la diversité des motifs et problématiques individuelles. A cet égard la thèse de Y. Delsanti (soutenance prévue fin 83) devrait constituer un intéressant approfondissement de cette recherche.

Jacqueline MARNIER-LAPOSTOLLE et Jacqueline NANCHEN, Les résidences secondaires à Saint-Jean Cap Ferrat. Les habitants, leurs motivations. Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLADON. 1975. 77 pages. Bibliographie 54 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Cette étude est une contribution à l'analyse du phénomène des résidences secondaires par l'exemple particulier de Saint-Jean Cap Ferrat. Il s'agit bien d'éclairer une forme de l'industrie touristique, celle de l'économie résidentielle.

La présentation historique, géographique et sociologique de Saint-Jean Cap Ferrât sert de point de départ à l'étude des motivations des résidents de ce lieu. L'enquête a été conduite par entretien et par questionnaire, selon la méthode des quotas, auprès de la population des propriétaires de résidences secondaires, distingués par les deux critères de nationalité et de profession.

Deux faits remarquables à Saint-Jean Cap Ferrat :

- il y a autant d'étrangers que de Français,
- les chiffres montrent clairement une majorité de non actifs, mais qui ne sont pas répartis également selon les nationalités. Les Américains et les Anglais totalisent près de 85 % des sans profession et les Italiens 85 % des actifs. La grande majorité des résidents entrent dans la tranche d'âge 55-65 ans, tous font partie de la catégorie INSEE cadres supérieurs, industriels, professions commerciales et libérales (catégorie majoritaire des propriétaires de résidences secondaires), mais le pourcentage des non actifs est plus important que celui de l'INSEE.

Quelles sont les motivations d'achat d'une résidence secondaire à Saint-Jean Cap Ferrât : la nature et son mythe renforcé ici par le climat, la notion de lieu résidentiel, le thème des loisirs. La majorité de ces résidents passent là entre 3 et 1 mois, l'évasion peut donc être aussi réelle qu'imaginaire.

En ce qui concerne la satisfaction, on peut noter, comme pour les motivations, une certaine Stéréotypie des critiques ou des suggestions. Satisfaction des services municipaux, craintes de la transformation du site.

Cette étude éclaire bien le double aspect du problème des résidences secondaires. Pour la personne, la résidence secondaire est vécue comme un lieu privilégié, où le loisir devient une expression de soi et d'équilibre personnel. On songe alors à une anecdote de l'ethnologue M. Mauss au sujet des esquimaux qui ont deux vies : une vie d'été avec la pêche et la chasse et une vie d'hiver, de maison et d'hiver, de maison et d'hivernage. A ces deux vies correspondent deux religions différentes, chacune ayant ses rites et ses dieux. Pour la société, le problème relève de l'économie -ne pas oublier l'aspect placement financier- et de l'organisation sociale.

Simone COCHOIS et Myriam MIRA-CATO, Contribution à l'étude du phénomène occitan à travers le Comité Antibois d'Etudes Occitanes (C.A.E.O.). Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Monsieur le professeur A. VEX-LIARD. 1975. 54 pages. Bibliographie 14 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Après un rapide tour d'horizon de l'Occitanie, sous l'angle géographique, linguistique et culturel, les auteurs posent le problème de l'Occitanie au présent, au delà du récit historique. Que représente de nos jours l'Occitanie Sont alors analysées les fausses images de l'Occitanie, pays exotique rendu populaire par Tartarin de Tarascon. Ces fausses images fonctionnent grâce à une distance géographique (éloignement de Paris), ethnolinguistique (la langue d'Oc), sociale (petite bourgeoisie éloignée du pouvoir). Le pays thème apparaît alors sous les voiles de l'exotisme selon un mouvement dialectique attraction et répulsion. La deuxième difficulté de l'Occitanie apparaît être son "exploitation" culturelle et touristique. L'exemple du Carnaval, période de réjouissance et de contestation d'un groupe social, rite festif et symbolique, est devenu officiel, incorporé dans une exploitation touristique, qui semble être une constante image actuelle de l'Occitanie.

Le problème des débouchés dans la région, semble renforcer les raisons d'un mouvement régionaliste occitan.

L'originalité de cette recherche réside dans l'étude du groupe qui constitue le C.A.E.O., Comité Antibois d'Etudes Occitanes (Antibes), non seulement par la description de ses activités, mais par l'étude de la dynamique de son fonctionnement. C'est dans une perspective psychosociologique que cette analyse est menée J motivation des membres, significations personnelles de l'Occitanie, différentes identifications au pays. L'identification à l'Occitanie apparaît comme un élément important de la participation au C.A.E.O., mais c'est la possibilité d'une lutte politique qui pousse les membres à se grouper.

Michel DUCLUZEAU, Le public des expositions d'art contemporain dans la région niçoise. Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Madame le professeur S. CLAPIER-VALLADON. 1979. 103 pages 4 40 pages annexes. Bibliographie 22 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R. de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Cette recherche a pour but d'étudier le public des salles d'exposition d'art contemporain et d'analyser leur démarche de spectateur. Michel Ducluzeau, d'une manière très réflexive et bien documentée, essaie tout d'abord de limiter et de circonscrire le domaine artistique concerné, tant dans les définitions des spécialistes (artistes, critiques...), que dans celui du public. C'est ainsi que la notion d'art d'avant-garde apparaît floue pour le public. La notion d'art contemporain classique chez les historiens de l'art, pour lesquels la coupure de 1940 est significative, est plus ambiguë dans le public des musées.

L'étude se concentre donc sur deux terrains d'enquête : la Galerie de la Marine, aujourd'hui rebaptisée Galerie d'Art Contemporain des Musées de Nice, et la Fondation Maeght, à Saint-Paul de Vence. Il s'agit d'une enquête psychosociologique menée sur le terrain et complétée par des informations prises dans des documents existants. Des entretiens auprès des spectateurs d'exposition (15 longs entretiens pour la Galerie de la Marine, 10 à la Fondation Maeght) ont été complétés par un questionnaire d'enquête.

L'intérêt de cette enquête, que Michel Ducluzeau présente modestement comme pré enquête exploratoire, mais qui dépasse à notre sens très largement ce stade, réside dans l'originalité des réponses recueillies ici par rapport aux travaux plus généraux portant sur le public français dans son ensemble ou sur le public parisien. Les familiers de la Galerie niçoise viennent pour s'informer, pour se tenir au courant de ce qui se fait dans le domaine de l'Art. Voilà qui est loin de l'explication hédoniste habituelle, puisqu'il est plutôt question d'un effort en vue d'une culture du présent. Les enquêtes s'accordent à dire que les visiteurs des expositions d'art contemporain forment un milieu très fermé, d'initiés. Il ne s'agit pas de snobisme dit Michel .Ducluzeau, mais d'un sentiment d'appartenance. "Nous commençons à considérer que la créativité est la plus haute expression de l'être humain, mais nous sommes encore incapables de savoir ce qu'elle véhicule pour son spectateur, alors que ce spectateur c'est chacun de nous".

Agnès FOURNIER, La politique de restauration interentreprises. L'exemple des employés de l'aéroport de Nice. Maîtrise de Psychologie sociale, sous la direction de Madame Je professeur S. CLAPIER-VALLADON. 1981. 171 pages. Bibliographie ^5 titres. Dactylographié. CEVIQUO (Centre d'Etude de la Vie Quotidienne), laboratoire 205, U.E.R, de Lettres et Sciences humaines de Nice.

Dans le cadre d'étude de la vie des entreprises, Agnès Fournier a voulu analyser un phénomène particulier qui, bien que marginal, exprime la dynamique et le climat de l'entreprise : celui des repas. L'exemple pris ici pour illustrer ce propos est celui de l'aéroport de Nice et plus particulièrement Je restaurant "La Treille".

Dans un premier temps, sont présentés l'historique, les statuts et le fonctionnement du restaurant. L'enquête auprès des utilisateurs a été conduite avec rigueur et souci d'exhaustivité, à l'aide d'un questionnaire mis au point minutieusement et complété par des entretiens.

Une intéressante étude du comportement alimentaire va permettre de poser 'les hypothèses de base de l'enquête et sert de cadre de référence à ce travail. Etudier l'alimentation c'est se référer aux travaux sur la consommation alimentaire en tant qu coût financier, prendre en compte les rôles physiologiques de l'alimentation, mais aussi lier la nourriture au psychisme de l'homme. L'acte de consommation alimentaire est un acte psychique de nature affective, plaisir que l'on partage.

L'étude permet à l'auteur de vérifier un certain nombre d'hypothèses, dans cet exemple niçois, mais qui pourrait sans doute être extrapolé :

- le nombre d'employés fréquentant le restaurant interentreprises est plus élevé pour les individus recevant un ticket restaurant que pour les travailleurs bénéficiant d'une indemnité repas ou d'aucune prestation ;

- les motivations des utilisateurs sont liées à des raisons pratiques : proximité, rapidité de service ;

- les utilisateurs sont très sensibles à des aspects qualitatifs : variété des repas, gastronomie, décor ambiance.

Cet exemple indique bien les multiples variables qui doivent être prises en compte dans l'organisation de services alimentaires.

**LES PIEDS-NOIRS :
UN EXEMPLE D'IDENTITE
MICRO-SOCIALE**

par Pierre MANNONI (1)

**Recherche effectuée en collaboration avec le Centre Universitaire Méditerranéen,
programme portant sur la Mémoire des Français d'Outre-Mer**

Lorsque l'on s'efforce d'appréhender la réalité affective profonde qui constitue la trame de la nation française par exemple, on en retire l'impression d'avoir affaire davantage à une mosaïque de fragments hautement individualisés qu'à un seul et même peuple. Du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'hexagone et au gré des régions, on assiste, semble-t-il, à une revendication centrée autour d'intérêts politiques ou économiques locaux. La chose n'est que plus sensible si l'on prend en compte les territoires d'Outre-Mer. Et l'on invoque tantôt l'histoire, tantôt la géographie, tantôt les deux, pour la justifier. IL ne fait aucun doute que les caractéristiques du cadre de vie ou des événements historiques influencent la mentalité des groupes et façonnent leur identité. Bretons, Basques, Corses, Occitans donnent ainsi l'impression à travers leur discours d'exister comme des unités sociales bien différenciées, fort désireuses de ne pas être confondues avec leurs voisins, ni fondues dans le vaste ensemble national. Et surtout chacun met en avant son terroir comme premier et dernier argument de la légitimité de ses allégations.

Partant de cette constatation, il était intéressant de se demander, ce que devenait la postulation d'identité chez un groupe contraint à l'émigration. Pouvait-elle avoir encore une expression authentique et subsister autrement qu'artificiellement, puisque aussi bien il semble, à priori, que la possession et l'occupation territoriale soit la condition indispensable à une telle revendication ? Cela revient à se demander si une "géographie" humaine peut être complètement coupée de la géographie physique et si un peuple sans terre a encore droit au nom de peuple. Ou, pour formuler autrement le problème, quelle est la réalité psychosociologique d'une revendication d'identité pour un groupe humain dépourvu des conditions spatiales de résidence habituellement requises comme base d'argumentation ? Les Pieds-Noirs (2) sont précisément dans cette situation problématique. C'est donc de leur exemple que nous nous inspirerons dans cette étude.

I - MINORITE ET IDENTITE MICRO-SOCIALE

Les grandes nations donnent l'impression d'être constituées par un peuplement humain homogène. Cela est sans doute vrai pour une part, faute de quoi il serait dérisoire de parler d'unité nationale, de patrie ou d'état. Jusqu'en 1945 à peu près, c'est à dire au moment de la montée des nationalismes et des mouvements anti-colonialistes, les peuples ont vécu assez globalement leur histoire et partagé d'une manière uniforme le même destin national. Quelques exceptions apparaissent ici ou là mais ne semblent pas constituer la règle. Ce fut le cas, par exemple, de la Chouannerie dans la France de la Révolution. Mais après la fin de la seconde guerre mondiale les sentiments indépendantistes prirent un essor considérable et provoquèrent non seulement une modification de la carte politique internationale, mais réactivèrent également à l'intérieur d'une même nation les vieux désirs autonomistes régionaux. Chaque entité sociale tant soit peu différenciée a voulu être reconnue dans ses différences, donc dans ses droits propres. Cet état de fait a relancé des débats parfois très anciens avec une autorité centrale (et centralisatrice) pas toujours disposée à laisser ses décisions discutées ou contestées en quelque place que ce soit du territoire national. Or, ce monopole politique rigide exercé par la capitale a pu être ressenti comme une incompréhension fondamentale des besoins locaux et subi comme une frustration importante du sentiment de soi que chacun des sous-ensembles nationaux éprouvait comme une exigence psychologique de plus en plus forte. Ainsi est apparu un malentendu dont les conséquences peuvent être graves entre un pouvoir central raisonnant au nom d'une majorité qui risque de n'être qu'une abstraction théorique si on la coupe de son substrat sociologique, constitutif et organique (à savoir la constellation des unités sociales plus réduites qui la composent) et ces minorités animées par la haute et profonde idée qu'elles ont de ce qu'elles sont.

Deux choses font qu'une minorité se sente minorité : la première tient à la conviction subjective mais très présente qu'elle a de n'être pas comme les autres, la seconde au fait que les autres (groupes) la traitent comme effectivement différente par des jugements ou un comportement discriminatoire. Souvent on assiste d'ailleurs à la combinaison des deux facteurs, il en résulte un renforcement des traits particuliers, soulignés de part et d'autre, la constitution, à partir de ces traits, d'une image à laquelle la minorité en question va d'autant plus fortement adhérer qu'elle l'aide à prendre conscience d'elle-même en objectivant sa réalité psychosociale, et une exacerbation des revendications politico sociales qui contribuent elles aussi à renforcer le sentiment du "nous". On sait d'ailleurs que ce sentiment se développe au centre d'une sorte de causalité circulaire ou la solidarité interne se nourrit de l'exclusion agressive de ceux qui ne sont pas "nous". Ainsi naît ce que J. Maisonneuve (3), empruntant à Bergson, nomme une "mentalité close" à base de misonéisme consistant à rejeter tout ce qui est étranger. Les minorités sont donc faites à la fois de ce fort sentiment communiel d'un groupe qui poussent ceux qui le partagent à se rapprocher plus étroitement, et de la définition négative, plus ou moins fantasmée, qu'elles reconnaissent ou croient reconnaître dans l'image que les autres leur donnent d'elles-mêmes. Elles y lisent en effet, par projection, le reflet inversé de leur propre agressivité défensive sous la forme de moqueries, désapprobations ou négligences à leur égard. Ce qui peut entraîner de leur part une protestation combative. La minorité se sent alors nettement constituée par rapport et en dehors de la majorité nationale. Elle a atteint ce que nous nommons ici son identité microsociale qui se trouvera trempée par les actions éventuellement entreprises. Etre ensemble ne suffit pas toujours et il est nécessaire de faire ensemble pour baptiser la communauté et la maintenir dans son être.

II - LES PIEDS-NOIRS, POURQUOI ?

Les minorités ont des caractéristiques propres, avons-nous dit, qui les définissent, par lesquelles elles se reconnaissent et que l'on peut appeler des particularismes. Ainsi les Bretons s'appuient sur l'histoire de l'Armorique" invoquant leur rattachement aux peuples nordiques et à une "patrie" maritime, les Basques ont une sensibilité très influencée par le voisinage de l'Espagne et les Corses sont encore bien davantage marqués par leur insularité. Chacun a son dialecte, ses coutumes, ses signes qui pourraient presque faire parler à leur propos, de pseudo ethnies. Les pieds-noirs, pour leur part, sont marqués par leur exil. C'est à dire que leur sentiment communiel provient d'un passé commun, fait d'une somme d'expériences riches et colorées accomplies hors de la Métropole, sous le ciel africain débordant de lumière, au milieu de peuples divers (berbères, mozabites, arabes, juifs, grecs, espagnols, italiens). Les pieds-noirs sont issus de ce brassage culturel, de ces échanges "osmotiques" qui créent, en dehors de tout contrôle rationnel, une personnalité d'un nouveau genre à quiconque vit à l'un de ces carrefours de races où chacune est invoquée par toutes les autres : l'ethnocentrisme n'y intervient que comme le venimeux produit des idéologies politiques, donc artificiellement. Son éventuel triomphe ne prouve que la force de la politique (ou ses étranges faiblesses) et ne témoigne nullement de l'authenticité des sentiments. Les pieds-noirs, qui en ont l'amère expérience, y puisent encore ce qui les identifie. Leur "âme commune" est principalement constituée de cette blessure toujours ouverte au fond d'eux, de ce déracinement, de cet "arrachement" (4) que seuls peuvent comprendre ceux qui ont connu l'exil. Les grecs anciens, qui en supputaient les affres, en faisaient l'alternative offerte à leurs condamnés à mort et l'on sait le choix significatif que fit Socrate. Comment ne pas se souvenir ici du cri pathétique de Camus qui résume toutes les clameurs et les lamentations de ce peuple lorsque, confiné aux brumes parisiennes, il se plaignait : "J'ai mal à l'Algérie". Encore la dernière page n'était-elle pas tournée.

D'aucuns ne veulent considérer que les caractères secondaires de cette minorité et tantôt regrettent que les pieds-noirs n'en finissent pas d'enterrer leurs morts, tantôt en font les importateurs du "couscous-merguez". Mais c'est oublier qu'une rumination (si cela en relève) ne cesse pas parce qu'on l'adjure et qu'un deuil, même accepté, n'est pas l'oubli mais les murmures d'un amour déçu par la perte de son objet et qui a eu déjà bien du mal à calmer ses premiers cris. C'est oublier que la cuisine épicée ne pimente que le souvenir et qu'avec ses plats le pied-noir remâche sa nostalgie.

Le particularisme des pieds-noirs ne se rencontre donc pas dans les histoires du boa vieux temps, ni dans le fond des casseroles, il n'est même pas dans les expressions linguistiques colorées : il est à rechercher dans le fait que ces hommes et ces femmes ont en commun une patrie selon l'imaginaire, étrange miroir où la Mère Patrie (Marâtre ?) se mire sans se voir, peut-on être davantage Autre que lorsque des semblables ne veulent ou ne peuvent plus reconnaître entre eux que des différences ? Et il est de fait que les pieds-noirs ont fait l'expérience culturelle -quand bien même elle n'aurait été que subjective, on connaît les pouvoirs de l'irrationnel- de l'abandonnisme et, à leur tour, ils ont repoussé cette mauvaise mère qui ne voulait pas d'eux. Bon gré, mal gré, ils ont accepté ce rôle de nègre-blanc qu'on leur assignait et ils ont notamment assumé l'appellation de "pieds-noirs" à la manière habituelle des victimes de discriminations ou de qualifications infamantes, c'est à dire en inversant les signes. F. Hacker (5) a bien décrit ce mécanisme consistant à valoriser, à investir positivement ce qui est insulte de la part de l'adversaire. La connotation raciale et péjorative de l'épithète "noir" appliquée aux hommes de couleur a provoqué chez eux la réaction de se désigner en utilisant eux-mêmes cet adjectif après l'avoir survalorisé. Le défi est soutenu là où il a été lancé ; ce qui est noir est beau, fort, valable (Black Panthers, Black Muslims, Black Power). De la même manière, les pieds-noirs en sont arrivés à proclamer qu'ils étaient pieds-noirs "avec gloire et honneur" (6). Et ils ne se reconnaissent pas volontiers dans le terme administratif de "rapatriés", notion vague et fade, qui pour être matériellement exacte, n'a, en fait, que peu (ou pas) de réalité psychosociale.

Valorisant leurs différences, les pieds-noirs ont donc sublimé les caractères secondaires de leur particularisme (cuisine, dialectes, coutumes) pour en faire à la fois des signes de reconnaissance entre eux et d'opposition dérisoire des autres. Et voici un futur Prix Nobel de littérature et un futur Académicien Goncourt (7) parlant le langage de Bab-El-Oued à Saint-Germain-des-Prés, au grand ébahissement (et pour les ébahir) de leurs amis "Français naturels" comme ils les appelaient. Ces signes secondaires prennent alors tout leur sens et renvoient à tout un référent occulte représenté par la nature profonde des véritables attachements affectifs à l'égard de la communauté nationale. C'est dans cette "sous culture" préférentiellement investie que s'atteint et se réalise la notion d'une identité microsociale- Car il semble bien, en effet, que l'on soit en droit d'identifier comme une "culture" (ou "sous culture") cet ensemble de signes distinctifs, phénoménologiquement stables, à forte cohérence interne, se suffisant à eux-mêmes et animés, en l'occurrence" par la volonté de ressusciter par le mythe culinaire ou dialectal le Paradis Perdu.

Il est difficile de parler d'un exil sans évoquer la béance qu'il ouvre au cœur même des exilés. Dans l'Ancien Testament, le peuple juif quitte l'Égypte mû par l'espoir de trouver devant lui une Terre Promise dont il puisse faire sa patrie, c'est à dire où il puisse réaliser pleinement son unité compromise par le nomadisme et la mise en tutelle. Mais ceux qui laissent leur territoire" derrière eux et pour qui la voie de l'exil a le goût amer du désespoir, il ne reste que des fantômes de racines. Quoi d'étonnant à ce qu'ils confondent, comme les pieds-noirs l'ont fait semble-t-il (8), la patrie avec l'"Autre Rive" et que celle-ci profite des

enrichissements affectifs liés à la perte d'objet que l'on n'a jamais consentie, donc jamais acceptée. L'identité microsociale des pieds-noirs résulte donc de la réaction à cette perte douloureuse et à l'intériorisation des images d'un passé idéal qui s'en est suivi. Mais peut-être que ces individus ne font que redécouvrir et actualiser à leur manière ce qui paraît être une caractéristique de notre temps : la résurgence de particularismes préfaçant la dissolution, sinon des grands peuples eux-mêmes, d'un moins celle des nationalismes. On aboutit ainsi au paradoxe qu'au moment où l'on prétend que l'homme moderne ne se définit que par la masse (9), les minorités s'imposent comme nouvelles réalités psychosociales.

NOTES

- (1) CE.VI.QUO., Université de Nice
- (2) Par cette appellation nous désignons l'ancienne population d'origine européenne des ex-départements français d'Algérie (on l'étend parfois à tout individu qui est né et a vécu hors Métropole).
- (3) La Psychologie sociale. Paris, P.U.F., 1969, p. 34.
- (4) GARCIA, L'Arrachement. Nice. éd. Guetta, 1982.
- (5) Terreur et terrorisme. Paris, Flammarion, 1976, p. 164
- (6) Slogan encore en usage.
- (7) A. CAMUS et E, ROBLES, d'après ce dernier. Préface de l'ouvrage Les Pieds-Noirs. Paris, éd. Lebaud, 1982.
- (8) Cf. notre étude Les Pieds-Noirs ou une problématique du rapatriement.
- (9) S. MOSCOVICI, L'âge des foules. Paris, Fayard, 1981.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- E. BRUA, "Nous, les pieds-noirs" in Historia Magazine, n° 387, pp. 1-9.
- X. YACONO, "Les composantes d'une communauté" in Les Pieds Noirs. Paris, éd. Lebaud, 1982, pp. 57-71.
- J. de la HOGUE, "Les Livres comme patrie" in Les Pieds-Noirs. Paris, éd. Lebaud, 1982, pp. 112-123.

**LES INSTITUTEURS DES
ALPES-MARITIMES
D'APRES LES RAPPORTS
DES INSPECTEURS
D'ACADEMIE
DE 1890 A 1914**

**par Alain MENEZ et Isabelle
MILLART**

**...d'un travail préparé sous la direction de M. Schor à la Faculté de Lettres
de Nice.**

Nous avons réalisé notre étude à partir des rapports des inspecteurs d'Académie des Alpes-Maritimes. Ces rapports sont établis annuellement dans le cadre d'une communication au Conseil général sur la vie du service dont ils ont la charge. La période qui nous a occupés a vu se succéder deux inspecteurs ; le premier E. Chanal, de 1890 à 1900, le second H. Jombert de 1902 à 1914. La longueur relative de leur séjour permet de penser qu'ils ont eu une bonne connaissance du milieu enseignant des Alpes-Maritimes.

Il faut savoir que, de par ses attributions, l'inspecteur d'Académie n'est pas un homme exclusivement de terrain. La plupart de ses observations émanent de l'examen des rapports des inspecteurs, primaires, rapports écrits ou oraux, et des correspondances d'élus. Il a donc souvent une vue de "seconde main" et, de ce fait, déjà déformée des situations locales. Son approche des problèmes peut ne pas toujours refléter la stricte réalité.

Par ailleurs, la période considérée est proche d'une part des lois de Jules Ferry et d'autre part du rattachement du comté de Nice à la France. Se pose donc sur le terrain le problème de la langue pour une grande partie du département, dans la mesure où, jusqu'en 1860, (avec toutefois les interruptions de la période révolutionnaire, du Consulat et de l'Empire) le français n'était pas la langue officielle.

Nous avons noté également et en liaison avec ce problème des aspects différents selon qu'il s'agissait de l'enseignement en milieu rural ou en milieu urbain.

Enfin, les intérêts diffèrent d'un inspecteur d'Académie à l'autre ; le premier mettra davantage l'accent sur la tenue, l'aspect matériel et moral, le second davantage sur les aptitudes.

I - LES INSTITUTEURS ET LE MILIEU LOCAL

1) le comportement politique

Nous avons constaté que cet aspect, par sa place et sa fréquence dans les rapports, représente une préoccupation certaine pour les autorités, préoccupation qui tout au long de cette période ne trouve aucune justification du fait de la non immixtion des instituteurs dans les différends locaux. C'est le cas par exemple en 1892 pour des élections municipales ou un peu plus tard en 1910 pour des cantonales. Les enseignants observent "une attitude prudente", "ils sont rarement tentés de jouer un rôle qui excède leurs attributions" (1), car ils ont "le souci, sur nos conseils, de se consacrer à leurs devoirs professionnels et de se tenir à l'écart de querelles locales et de la politique de clocher" (2). Seuls quelques incidents nous sont signalés sans aucune précision. La tenue du secrétariat de mairie ne semble pas les pousser à une intervention. Il faut signaler à ce propos la réticence des autorités locales à voir des institutrices investies de cette charge de secrétariat. Ces préjugés paraissent vaincus à partir de 1913.

Ces observations sur la réserve des instituteurs occultent la connaissance des idées politiques du corps enseignant qui nous apparaît comme détaché des contingences idéologiques. Est-ce le reflet de la réalité ? Seule la consultation d'autres documents (presse, comptes-rendus de délibérations...) pourrait nous éclairer à ce sujet. Il n'est pas en effet dans les attributions de l'inspecteur d'Académie de porter un jugement sur cet aspect précis.

2) Le comportement social

Nous pouvons noter sur ce point quelques différences suivant le milieu dans lequel évolue l'instituteur ou l'institutrice et par ailleurs une évolution sur la période considérée.

L'aspect matériel

L'accent est porté sur la mise, essentiellement par le premier inspecteur d'Académie. Il note en général une tenue modeste et convenable, "éloignée de la recherche en ville, d'un excès de laisser-aller à la campagne" (3).

La vénalité des instituteurs en milieu urbain se manifeste dès 1890 dans la mesure où certains privilèges tendent à disparaître et où les municipalités doivent intervenir pour assurer un meilleur recrutement et freiner les défections. Ce flux de défections sera constaté encore en 1894 et ce malgré l'engagement décennal" car la profession apparaît plus attachante que rémunératrice. Autrement dit l'aspect financier est pris en compte dans le choix de ta profession avec des conséquences sur le recrutement qui s'ouvre davantage aux femmes.

Le bon esprit dans les relations avec les autorités locales, la hiérarchie et les familles semble être la règle- Les écarts de conduite sont rares et la dignité professionnelle attire l'estime et les respects de tous. L'instituteur se présente sur ce point, comme un modèle. En 1892 toutefois, et seulement cette année là une observation de l'inspecteur d'Académie nous paraît être révélatrice d'un comportement plus profond et peut-être plus proche de la réalité, à savoir, l'assimilation en milieu rural aux manières et habitudes grossières que les instituteurs devraient corriger par l'exemple, et, la fin justifiant les moyens, l'usurpation en milieu urbain du titre de professeur, celui d'instituteur manquant de relief.

II - LES INSTITUTEURS DANS LEUR ACTIVITE

1) La conscience professionnelle

Suivant les années et surtout l'inspecteur d'Académie en place, les rapports font alterner l'apathie ou la routine et le zèle, la possibilité de formation à l'Ecole normale corrigeant ces jugements.

Toute une première période, jusqu'à 1900, voit les instituteurs et institutrices dans leur ensemble manquer de foi et d'initiative et se cantonner dans un devoir strict sans penser à renouveler leur bagage, exception faite de ceux sortant de l'Ecole normale qui apparaissent comme ayant le souci de mieux faire et la foi dans les progrès scolaires.

Quelques formules nous semblent révélatrices de l'appréciation portée par l'inspecteur d'Académie de l'époque sur l'ensemble du corps enseignant. Il dénonce la routine comme "un oreiller commode pour des intelligences assoupies" (4). Il stigmatise leur apathie : "ils sont loin d'avoir tous le même feu sacré ; ces méridionaux au sang généreux sont trop volontiers apathiques et routiniers. Quand ils ne se sentent pas tenus en haleine par le voisinage des inspecteurs ou la présence du directeur vigilant, ils tendent à considérer comme un idéal hors de portée le plan d'études qui leur est proposé et ils y pratiquent par nonchalance des coupures parfois très regrettables. L'excuse qu'ils invoquent n'est autre que le manque d'assiduité des écoliers et l'indifférence des familles. Mauvaise excuse car les bons maîtres ont l'art de retenir les enfants et de persuader les parents" (5).

Un changement d'appréciation pouvant être interprété à partir de différents facteurs - changement d'inspecteur, meilleure formation- intervient dès 1902 et laisse percer un changement d'attitude chez les enseignants. Le mot zèle est plus fréquemment employé dans les rapports avec son sens positif bien qu'il alterne encore suivant les années avec manque d'initiative.

Ces variations sont-elles le résultat de l'examen des rapports des inspecteurs primaires plus ou moins élogieux et qui donc détermineraient la tendance du rapport final ? il est possible aussi qu'une prise de conscience progressive des maîtres ait eu lieu à partir d'un meilleur recrutement et d'une meilleure formation. Il faut noter qu'en 1907 une Ecole normale de filles est créée à Nice.

2) Les aptitudes

Elles apparaissent comme directement liées aux problèmes de recrutement, de formation et de conditions de travail des maîtres. Deux tendances découlent de cette situation. La première va voir la compétence des instituteurs être supérieure à celle des institutrices consécutivement à l'insuffisance de formation de ces dernières dans les Ecoles normales et les Ecoles d'application avec progressivement un revirement au mérite des institutrices, grâce aux conférences pédagogiques et à un bagage initial plus important. Puis, à partir de 1907, avec la création de l'Ecole normale de Hues à Nice, les institutrices vont se trouver mieux armées pédagogiquement que les hommes. La seconde, c'est l'élévation générale des compétences sur la base d'une meilleure qualification et d'une meilleure instruction, avec apparition d'une élite souvent concentrée en milieu urbain au détriment du milieu rural.

Le recrutement ne s'effectue plus, pratiquement, qu'au sortir de l'Ecole normale ou qu'avec le brevet supérieur, ce qui laisse à penser un engouement pour la profession, notamment de la part de l'élément féminin.

3) Les matières privilégiées

Dès les premiers rapports la matière à privilégier et effectivement privilégiée est le français. Il faut voir là une double volonté :

- celle liée à la situation du département, français depuis 1860 et soumis à l'obligation scolaire comme tous les autres depuis 1882. Ce jeune département n'a donc pas une tradition orale et à plus forte raison écrite de la langue française. Ajoutons à cela la pratique courante du patois local maintes fois reprochée comme frein à la pénétration du français.

- celle liée aux finalités de l'enseignement obligatoire à savoir la réduction de l'analphabétisme pour créer les conditions d'une nationalisation par la langue. Toutes les disciplines de la matière sont concernées, des méthodes concertées sont pratiquées comme la dictée et la lecture raisonnées par exemple.

L'agriculture occupe immédiatement après le français une place privilégiée dans l'esprit des autorités académiques. De gros efforts sont déployés pour la mise en place de cet enseignement accroché à chaque école rurale par un jardin d'expériences, malgré le manque signalé de moyens. Il faut voir dans cette préoccupation la volonté de lutter contre l'émigration rurale par une meilleure qualification des agriculteurs et le développement de

techniques adaptées à l'agriculture départementale. On favorise ainsi l'arboriculture, l'apiculture et les pépinières scolaires; on améliore la qualité de l'élevage... A signaler que 1897 verra la création d'une école départementale d'agriculture.

L'accent est moins porté sur les autres matières même si de temps à autre elles apparaissent, comme la morale ou le calcul mental.

4) L'aspect corporatif

Les rapports des instituteurs et institutrices avec la hiérarchie sont, d'une manière générale, signalés comme bons, voire excellents.

En ce qui concerne leur métier les enseignants semblent s'organiser pour prendre en charge leurs intérêts et défendre leurs droits. Dès 1907, l'inspecteur d'Académie le signale comme une attitude susceptible de nuire à leur enseignement et à leur image de marque. Il leur reproche d'ailleurs davantage la forme que le fond de leurs revendications.

On a l'impression d'après les sources étudiées qu'il y a minimisation du phénomène. On insiste sur le fait qu'il ne s'agit que d'une minorité qui par ailleurs laisse apparaître certaines divisions dans leurs "Sociétés amicales".

CONCLUSION

Dans l'ensemble et sur la période, la qualité de l'enseignement a progressé non seulement dans les matières privilégiées mais aussi dans les autres.

On peut attribuer cette qualité d'une part à une meilleure et plus étendue formation des maîtres, d'autre part à l'utilisation de méthodes pédagogiques.

Il n'y a plus d'écoles franchement mauvaises, mais l'irrégularité de la fréquentation scolaire et la passivité des familles, surtout en milieu rural, opèrent comme des freins à cette progression.

De par son attitude, sa compétence, ses contacts, l'enseignant joue un rôle capital dans l'intégration au niveau local de l'école en tant que structure sociale. Désormais "les jeunes générations qui s'élèvent compteront bien peu d'illettrés mais un bon nombre de soldats formés à l'acception allègre de la discipline et de citoyens épris du devoir patriotique. L'école contre le cabaret" (6).

NOTES

- (1) E. CHANAL, rapport au Conseil général, année 1891
- (2) H. JOMBERT, rapport au Conseil général, année 1912
- (3) E. CHANAL, rapport au Conseil général, année 1895
- (4) E. CHANAL, rapport au Conseil général, année 1891
- (5) E. CHANAL, rapport au Conseil général, année 1895
- (6) E. CHANAL, rapport au Conseil général, année 1895